



BOURSAULT



UNE époque moins riche en illustrations de tous genres que ne l'était le XVII^e siècle, Boursault eût incontestablement occupé une place prépondérante, due à son rare talent.

Mais, en un temps, héritier direct de ce XVI^e siècle, tellement imprégné des langues classiques que la muse de Ronsard

En français parlait grec et latin,

Boursault n'avait pas fait ses humanités ! Ce fut là sa réelle cause d'infériorité.

Ronsard non plus n'avait pas appris le latin ; ayant passé vingt ans, il se remit bravement à l'école, afin de combler cette lacune, sentant que la base d'un édifice moral a besoin d'une solidité égale à celle d'un édifice architectural.

Quant à Boursault, il se contenta de maugréer contre la mémoire de son père qui, malgré une jolie aisance, « eût regretté un écu distraît à ses plaisirs pour ajouter à l'instruction de ses enfants ».

Notre Champenois — Edme Boursault était né à Mussy-L'Evêque en octobre 1638 — souffrit toute sa vie de l'insuffisance de son bagage littéraire.

Quoique ses débuts dans la vie soient restés enveloppés de brouillards, des conjectures

paraissant logiques donnent à penser que ce fut à l'Evêque de Langres — dont le château de Mussy était la résidence d'été — que le jeune Edme dut de venir à Paris en 1651, à peine âgé de treize ans. L'histoire ne nous dit pas ce qu'il devint pendant les neuf années qui suivirent. Nous ne retrouvons sa trace qu'au moment de son entrée chez la duchesse d'Angoulême en qualité de « secrétaire de ses commandements ».

Son esprit naturel fit sa fortune dans ce poste secondaire; ayant été à Sens pour les affaires de son illustre protectrice, il lui adressa le récit de son voyage tourné de si agréable façon, que toute la haute société voulut recevoir semblable gazette. De ce fait, Boursault fut sacré journaliste. Le bruit de ses succès franchit même les portes de Versailles, et le roi lui accorda non seulement une pension de 2,000 livres, mais encore « bouche à la cour ».

Grâce à sa gentillesse, à son enjouement, il savait se pousser, nous dit M. Victor Fournel dans une excellente biographie qui précède la dernière édition de son *Théâtre choisi*. Malheureusement, de temps en temps, une imprudence, une étourderie venait lui ravir le fruit de son habileté. Ce mélange d'adresse et d'irréflexion, cette juvénilité longtemps persistante qui l'entraînait tout à coup à des écrits, à des actes, à des démarches compromettantes pour sa fortune, se remarquent dans toutes les périodes de sa vie. Même quand son talent a mûri, il ne sait point se défendre des coups de tête qui, d'ailleurs, font parfois autant d'honneur à son caractère que de tort à ses intérêts...

En résumé, Boursault avait un cœur d'or, une tête légère et le caractère foncièrement bon « d'un brave homme ».

Vers l'âge de 28 ans, il songea au mariage : Michelle Melley lui donna onze enfants. Sans chercher à le suivre dans ses félicités conjugales, nous nous bornerons à constater que sa fortune avait tellement grandi en 1671, qu'il fut question de lui comme sous-précepteur de Mgr le dauphin, en collaboration avec M. de Montausier et Bossuet (1).

Le duc de Montausier venait de perdre sa femme, la célèbre Julie d'Angennes et, à cette occasion, il écrivait à notre poète : « De quinze ou seize cents lettres qui m'ont été écrites pour la mort de la duchesse, je n'en ai point reçues, monsieur, qui m'ait donné plus de consolations que la vôtre !... » Ces lignes disent en quelle estime le tenait le gouverneur du dauphin.

(1) Il venait de faire paraître un livre : *La véritable étude du souverain*, qui plut à Louis XIV.

Aussi quelle confusion pour Boursault et quel mécompte pour ses protecteurs lorsqu'il lui fallut avouer qu'il ignorait le latin !

En manière de dédommagement, le roi le nomma « receveur des tailles » à Montluçon. Triste dédommagement qui consistait à passer de la chaude lumière du soleil à l'ombre des ténèbres ! Voit-on, d'ailleurs, ce poète receveur des finances ? Néanmoins, il resta seize ans dans cette fonction, ce qui est beaucoup pour un homme si peu doué du talent de conserver ce qu'il avait acquis, ajoute judicieusement son biographe.

Mais Boursault avoue lui-même « qu'il n'était pas assez méchant » pour s'acquitter de son emploi ; aussi, le 24 juin 1688, s'étant avisé d'intercéder en faveur des « misérables tailles », qu'il avait à saisir, son fermier général lui répondit de bonne encre et sa révocation suivit de près.

Le célèbre financier Samuel Bernard, que son nom eût sûrement fait accuser de sémitisme en notre fin de siècle, fut le confident de ses infortunes. « L'or et l'argent se remuent à la pelle chez lui, lui écrivait-il en parlant de son fermier général, et je n'en ai point ; ce sont deux endroits par lesquels la fortune est également coupable. »

Heureusement que son long exil en province fut employé fructueusement de toutes manières ; il y composa son chef-d'œuvre, *Le Mercure galant*, et y amassa les matériaux de ses deux *Esopé*. Ainsi préparées, les treize dernières années de sa vie furent les mieux remplies. C'est alors que son talent apparaît dans son plein épanouissement ; *Esopé à la cour* en fut le couronnement.

Depuis sa vingt-troisième année, Boursault avait abordé le théâtre avec succès. Sa première pièce fut *Le Médecin volant* (1), auquel succédèrent : *Le Cadenas*, *Le Mort vivant*, *Les Ménades*, *Les yeux de Philis changés en astres* et enfin *Le Portrait du peintre*, qu'il

(1) Avant d'avoir des idées personnelles, Boursault, comme Molière et généralement tous les auteurs, commençait par imiter ses anciens ; au XVII^e siècle, il était d'usage de les emprunter au théâtre espagnol et au théâtre italien. Ne nous étonnons donc pas si nous voyons Molière, à 25 ans, écrire un *Médecin volant*, prélude du *Médecin malgré lui*, et Boursault, à 23 ans, écrire également un *Médecin volant* ; ces deux pièces avaient la même source, une vieille farce italienne : *Arlecchino medico volante*.

Le mot « volant » pourrait prêter ici à l'équivoque. Il vient de ce que Crispin, le serviteur ingénieux, remplit dans la pièce ce double rôle du médecin et du valet ; en conséquence, il passe son temps à changer de costume, paraissant alternativement à une fenêtre avec la robe noire de la faculté, à une autre avec l'habit rayé du Scapin. L'acteur chargé de ce rôle est obligé à une telle prestesse dans son jeu, qu'il a l'air de voler... Il n'en est pas moins piquant à constater que l'auteur de la critique de *L'Ecole des Femmes* a usé des mêmes procédés que Molière pour s'essayer dans l'art du théâtre.

avait eu la précaution de dédier à Son Altesse sérénissime le duc d'Enghien, avant de le jeter dans la mêlée, en réponse à *L'Ecole des Femmes*.

En cette circonstance, Boursault n'était que l'écho du *tolle* général qui s'était élevé contre Molière dans tous les salons.

Les attaques de Boursault produisirent une impression considérable; on en retrouve la trace, toute vibrante encore, dans *L'Impromptu de Versailles*, que Molière fit représenter à la cour en octobre 1663, et qui était sa riposte.

Nous l'avons déjà dit, Boursault avait aussi bon cœur que mauvaise tête; nous le retrouvons sous ce double aspect dans ses querelles successives avec Molière, avec Boileau et même avec Racine.

La grande colère de Boursault contre Molière fut semblable à un feu d'herbes sèches chassé par le vent. Ses lettres témoignent d'une constante admiration pour l'auteur de *Tartuffe*, malgré les cruelles représailles de Molière.

Avec Boileau, les choses s'envenimèrent davantage. Le critique avait malmené notre poète dans sa *Satire IX*. Aussitôt, Boursault riposta par *La critique des Satires de M. Boileau*, qu'il porta au théâtre du Marais. La pièce était déjà affichée pour le vendredi suivant, lorsque Boileau obtint un arrêt interdisant la représentation... Boursault fut contraint de changer son titre en celui de *La Satire des Satires*.

Mais où nous retrouvons le cœur du poète, c'est dans le trait suivant :

Bien des années après cette escarmouche, Boursault, étant receveur des finances à Montluçon, apprit que Boileau se trouvait aux eaux de Bourbon-l'Archambault, fort embarrassé d'argent. Aussitôt, il se rend près de son ex-adversaire afin de mettre à sa disposition une bourse de deux cents écus d'or.

« M. Boursault, que je croyais mort, — écrivait Boileau à Racine le 19 août 1687, — me vint voir il y a cinq à six jours... Il me fit offre de toutes choses : d'argent, de commodités, de chevaux... Nous nous séparâmes amis à outrance... »

On remarquera le dédain avec lequel « M. de Despréau » parle de Boursault, « qu'il croyait mort », si ce n'est réellement, au moins en tant qu'homme de lettres, poète et auteur à succès. Cependant, le *Mercur galant* avait déjà paru.

Le caractère droit et loyal de Boileau ne voulut pas être en reste de bons procédés vis-à-vis de Boursault, et il effaça son nom de ses satires.

Son cas avec Racine fut tout différent. Il attaqua l'auteur de *Britannicus* dans le prologue d'*Artémise et de Poliante*, histoire

contemporaine, sous des noms déguisés. Racine ne daigna pas répondre, ce qui fut, en tous temps, le meilleur moyen d'arrêter une polémique. Boursault était le disciple et l'admirateur passionné du vieux Corneille, ce qui explique son hostilité inconsciente contre le jeune poète.

Il raconte que « le célèbre M. de Corneille parla si avantageusement, à l'Académie, de sa tragédie de *Germanicus* qu'il lui échappa de dire qu'il ne lui manquait que le nom de M. Racine pour être achevée, ce dont l'illustre M. Racine s'étant offensé, ils en vinrent à des paroles piquantes, et, depuis ce moment-là, ils ont toujours vécu, non pas sans estime, c'était impossible, mais sans amitié ».

Écoutons encore Boursault nous narrer la curieuse histoire de ce *Germanicus* que Corneille trouvait digne de Racine. Elle est tirée d'une lettre sur « l'indigence des théâtres » :

« Je ne vois rien, dans notre langue, de plus agréable que le petit roman de la *Princesse de Clèves*, de M^{me} de La Fayette. J'en fis une pièce de théâtre dont j'espérais un si grand succès que c'était le fonds le plus liquide que j'eusse pour le paiement de mes créanciers, qui tombèrent de leur haut quand ils apprirent la chute de mon ouvrage.

« Je les satisfis l'année suivante et, comme la *Princesse de Clèves* n'avait paru que trois fois, on s'en souvint si peu, un an après, que, sous le nom de *Germanicus*, elle eut un succès considérable! »

Nous ne nous lancerons pas dans le dédale de suppositions et de contradictions que ce fragment de lettre a soulevées, par rapport à la date exacte où parurent ces deux ouvrages. Selon toute vraisemblance, la première de *Germanicus* eut lieu en 1673, avec reprise en 1699.

Marie Stuart fut une récidive tragique peu heureuse, — 17 décembre 1684. Un an avant, Boursault s'était révélé poète comique. La place était à prendre, Molière étant mort depuis dix ans et Regnard encore inconnu. Le *Mercur galant* arrivait donc à une heure propice. Malheureusement, Boursault, avec son audace accoutumée, y mit en scène, trop au naturel, un plumitif de peu de valeur, mais de beaucoup de poids, Donneau de Visé, qui, malgré sa rare platitude, était l'arbitre du succès; il détenait alors la puissance de la presse, dont le développement devait être si formidable un siècle plus tard.

Le bruit qui se fit autour de la pièce nouvelle donna des inquiétudes au journaliste; sans hésiter, il porta plainte au lieutenant de police. Il paraît que, dans ces temps reculés, la police protégeait les journalistes... Autre temps, autres mœurs! Toujours est-il que

M. de la Reynie se fit apporter le manuscrit incriminé, et qu'il trouva un tel plaisir à sa lecture qu'il ne put se décider à en ordonner l'interdiction; il se borna à exiger de l'auteur un changement de titre. Boursault, déjà habitué à la chose, l'appela la *Comédie sans nom*, ce qui n'a nullement empêché le *Mercurie galant* de rester au répertoire et la fameuse scène « des bavardes » d'être classique et de se jouer de nos jours dans maints salons.

La vogue de Boursault était telle « qu'une dame très respectable », — qu'on soupçonne être M^{me} de Maintenon, — lui commanda, de préférence à Quinault, le livret d'un opéra en cinq actes, *Méléagre*, dont la musique fut écrite par Lulli. Cet opéra ne fut pas plus représenté qu'un divertissement lyrique, la *Fête de la Seine*.

Enfin, le 18 janvier 1690, Boursault fit jouer sa grande comédie d'*Esope*, également connue sous le nom des *Fables d'Esope*, et définitivement appelée *Esope à la ville*. Elle ne contient pas moins de quinze fables! La Fontaine avait commencé la publication des siennes douze ans auparavant, mais jamais Boursault ne songea à imiter le « Bonhomme ».

Jusque-là, on n'avait pas vu encore un recueil de fables en action. Le public s'en étant montré plus étonné que charmé, M^{lle} Beauval éprouva le besoin de haranguer le parterre, disant « qu'en voyant paraître Esope sur la scène, on devait bien s'attendre à des fables... ».

Ici se place un incident caractéristique des mœurs de l'époque : Un curé fort rigide, — nous supposons que c'était celui de Montluçon, — refusa l'absolution à Boursault, par rapport à ses nombreuses pièces de théâtre. Fort en peine, Boursault écrivit à son ami le P. Caffaro, supérieur des Théatins, chez lesquels son fils aîné avait pris l'habit. Il lui soumit son cas en lui envoyant sa dernière pièce : *Esope à la ville*, et en ajoutant « qu'il y va du salut de son âme ».

Le bon religieux, qui n'avait jamais lu de pièce de sa vie, trouva celle-là excellente et écrivit de façon à lever tous les scrupules du curé de province. Jusqu'ici, tout était pour le mieux, mais Boursault eut le tort grave de publier cette lettre, sans signature, il est vrai, en tête de sa nouvelle comédie. Le tapage fut d'autant plus affreux que l'incognito fut facilement dévoilé; toutes les autorités ecclésiastiques s'en mêlèrent, et Bossuet crut de son devoir d'écrire un traité d'une extrême sévérité, intitulé : *Maximes et réflexions sur la comédie*.

Quand cet orage fut calmé, Boursault donna une grande pièce en vers libres, *Phaëton*, qui

n'eut aucun succès, malgré la plus charmante verve.

Phaëton est une sorte d'opérette xviii^e siècle, aïeul de la *Belle-Hélène*, qui prévoyait la musique d'Offenbach.

Durant le cours des dix dernières années de sa vie, Boursault ne fit paraître qu'une petite pièce, les *Mots à la mode*, satire très intéressante des usages et des travers de la fin du grand siècle. C'est que le poète préparait dans le recueillement sa grande pièce d'*Esope à la cour*. Il avait en tête tout un plan qu'il exposait ainsi à l'archevêque de Paris :

« J'ai choisi Esope pour le traduire partout où il y a des abus, et pour lui faire dire, sous l'apparence des fables, la vérité à tout le monde. Celui que j'ai l'honneur d'envoyer à Votre Grandeur est *Esope à la ville*, et celui qui lui succédera sera *Esope à la cour*, persuadé qu'il y a là des abus comme ailleurs, et qu'ils y sont d'autant plus considérables que ceux qui les commettent sont dans une plus grande élévation. De là, je le mènerai où je croirai ses leçons plus nécessaires, et partout je donnerai tant de laideur au vice et tant de beauté à la vertu qu'il ne tiendra pas à moi que l'on ait autant de haine pour l'un que d'amour pour l'autre. »

Certes, c'était là un horizon grandiose, mais la mort ne lui permit d'accomplir que deux étapes du parcours qu'il s'était tracé. *Esope à la cour* est donc, de toutes façons, le couronnement de son œuvre, couronnement dont il n'eut pas la jouissance, car sa pièce fut représentée trois mois après sa mort, en 1701.

Parcourons ensemble ces deux *Esope*, belles conceptions, peu connues de notre génération; malgré sa forme primitive, elle a une haute portée morale. Si, dans le premier *Esope* il y a quinze fables, il n'y en a pas moins de dix-sept dans le second. La naïveté du procédé fait sourire et nous remet en mémoire un aimable vieillard qui avait une chanson toujours prête pour chaque circonstance de la vie; de même, Esope sert à chacun une fable plus ou moins longue.

Ecoutez-le, inspectant les provinces de son souverain, le roi Crésus.

Il vient d'arriver chez un gouverneur ayant quelques peccadilles sur la conscience. Comme moyen de préservation, cet honnête homme a imaginé de lui faire épouser sa fille. Le projet ne paraît être nullement du goût de la jeune personne, car Esope est loin d'être un Adonis, tandis qu'elle aime un brillant seigneur « à la perruque blonde ». Notez que tous ces personnages grecs ont les usages de la cour de Louis XIV, léger anachronisme qui n'embarasse nullement l'auteur.

Or donc, le seigneur Agénor est parti pour aller à Lesbos

De son père défunt empaqueter les os.

Manière imagée de parler d'un enterrement.

En attendant le retour de ce fils soigneux, Euphrosine défend son indépendance avec une grande hardiesse de langage. Esope ne s'en émeut pas et, comme saint Louis sous son chêne, rend la justice à tout venant.

Naturellement, chacun de ses arrêts est une fable, à la satisfaction générale...

Que de perles à glaner, traits de satires éternellement vrais ! Ceux-ci entre cent :

UN VIEILLARD

Notre ville demande un nouveau gouverneur.

Le nôtre est devenu trop riche ;
On ne peut tant gagner à moins que l'on ne triche.

Il est si gras qu'il crève ;
A s'engraisser encore il applique ses soins.

ESOPE

Un autre qui viendra s'engraissera-t-il moins ?

Rien n'incommodé tant qu'un nouveau seigneur maigre,
A chaque heure du jour, vous l'avez sur les bras ;
Il le faut engraisser et le vôtre est tout gras.

La fable *Des membres et de l'estomac* trouve ici sa place ; mais elle parut si osée aux comédiens, qu'il fallut l'intervention du duc d'Aumont pour les décider à jouer cette scène.

La scène suivante, qui diffère absolument est bien amusante :

ESOPE

Qu'avez-vous, mes beaux enfants ?

AGATON (petit garçon fort beau)

C'est ce petit miroir, monsieur, que veut avoir ma sœur.
Dès que j'ai quelque chose, elle en est envieuse ;
Si je la contredis, elle fait la pleureuse.
Et, lorsqu'on nous entend, je suis si malheureux,
Qu'ayant tort, elle seule, on nous fouette tous deux.

Le défilé continue ; maintenant, c'est Albione, belle, élégante et qui, d'une langue bien pendue, conte ses malheurs à Esope : son mari est mort ; avec lui s'en est allé tout son luxe, mais il lui reste deux filles à marier et pas de dot à leur donner.

Esope ne manque pas l'occasion de placer la fable de la *Grenouille et du Bœuf*, en y ajoutant la peinture toujours fraîche des gens qui veulent paraître à tout prix :

Combien un financier, pour être en équipage,
De zéros criminels remplit-il une page ?
Combien au Parlement, d'avocats de grand poids,
Pour aller à grand train vont-ils contre les lois ?

Pour avoir un carrosse, et que tout y réponde,
Combien un médecin égorge-t-il de monde ?
Et pour ces beaux chenets, ces miroirs, ces chevaux,
Combien feu votre époux a-t-il fait d'actes faux ?

Esope clôt la série de ses bienfaits en mariant la fille du gouverneur au seigneur de son choix.

Malheureusement, le poète mit un intervalle de dix années entre ses deux pièces. Ce n'est donc qu'en 1701 qu'on vit revenir Esope à la cour de Crésus :

CRÉSUS

Pour toi, mon cher Esope, il faut que je t'avoue
Que de ton équité tout le monde se loue ;
Après avoir été, par ordre de ton prince,
Réformer les abus de province en province,
Il ne te restait plus qu'à hâter ton retour,
Pour venir réformer les abus de ma cour.

A corriger ma cour commence par moi-même ;
Règle ce que je dois suivant ce que je puis,
Et rends-moi digne, enfin, d'être ce que je suis.

Crésus, dans son rare amour de la vérité, nous paraît un prince idéal ; il n'en est pas de même de la princesse Arsinoë, qui dit aimablement au sage :

A quoi m'étiez-vous bon avant votre voyage ?
J'écoutais vos avis estimés de chacun.

Vous les écoutiez tous et n'en suiviez aucun,

lui répond Esope ; et ceci est bien nature.

Le roi, de plus en plus ravi de la sagesse d'Esope, veut le combler de richesses ; le sage proteste :

Un vaisseau trop chargé n'est pas loin du naufrage.
Au lieu qu'il vogue à l'aise et ne craint nul assaut,
Quand il n'a justement que le poids qu'il lui faut.

On remarquera que Boursault ne varie pas ses moyens scéniques ; chacun défile devant Esope, lui raconte son affaire et en reçoit son paquet. Il a procédé de même dans le *Mercur galant*, où les bureaux de ce journal célèbre voient passer tour à tour les types les plus curieux de l'époque.

Mais retournons à la cour de Crésus, où nous avons encore plusieurs observations piquantes à faire.

Le roi adresse à son sage ministre son ami le plus cher :

C'est le cœur le mieux fait que le ciel ait vu naître.

Jamais plus honnête homme à tes yeux n'a paru.

Iphicrate, cet ami incomparable, se présente à Esope avec les compliments d'usage. Le rustre Esope lui réplique :

J'ignore quel plaisir ma figure vous fait,
Pour bien me définir, je ne sais point de phrase.

IPHICRATE

Je viens pour la liqueur et non pas pour le vase.
Le corps, quel qu'il puisse être, est l'ouvrage d'autrui,
Mais la vertu d'un homme est son ouvrage à lui.

La louange n'est-elle pas exquise ?

Esope a moins d'agrément avec le financier Griffet. N'hésitez pas à reconnaître ici le portrait en pied du fermier général qui avait révoqué Boursault pour délit de pitié, et savourez la définition du « tour de bâton », qui est un pur bijou :

ESOPE

Et quelle est la vertu d'un financier ?

M. GRIFFET

De l'argent.

La vertu toute nue a l'air trop indigent,
Et c'est n'en point avoir que n'avoir point d'argent.

Si vous me choisissez et que le roi me nomme,
Je doute que la ferme ait un plus habile homme.
J'ai du bien, du crédit et de l'argent comptant.
Quant au « tour de bâton », vous en serez content.

ÉSOPE

Qu'est-ce que c'est encor que le tour de bâton ?

M. GRIFFET

C'est par tout l'univers ce qu'on entend le mieux.
Que l'on aille d'un grand implorer une grâce,
Sans le « tour de bâton », je doute qu'il la fasse.
Pour avoir un emploi de quelque financier,
C'est le « tour de bâton » qui marche le premier.
On ne veut rien prêter, quelque gage qu'on offre,
Si le « tour de bâton » ne fait ouvrir le coffre.
Il n'est point de coupable un peu riche et puissant
Que le « tour de bâton » ne fasse un innocent.

ÉSOPE

Je vois, par ces effets et ces métamorphoses,
Que le « tour de bâton » est propre à bien des choses,
Mais je ne conçois point où l'on peut l'appliquer ?

M. GRIFFET

Pour vous faire plaisir, je vais vous l'expliquer.
Rien n'est plus nécessaire au commerce des hommes,
Et, pour ne point sortir de la ferme où nous sommes,
Lorsque l'on offre au roi la somme qu'il lui faut,
On ne baise point et l'on parle tout haut :
Cent millions, dit-on, plus ou moins, il n'importe.
On ajoute à cela, mais d'une voix moins forte,
D'un ton beaucoup plus bas, qu'on entend bien pourtant :
Et pour notre patron une somme de tant.

Les événements présents ne donnent-ils pas un regain d'actualité à ce fragment ? Combien gémissent, en notre temps, pour avoir trop bien compris et pratiqué le « tour de bâton », que nous avons traduit : « Pot-de-vin ».

Qui peut se flatter de n'avoir pas d'ennemis ! La sagesse n'en préserve pas, mais elle aide à les supporter ; recevons d'Esope une dernière leçon :

CRÉSUS

Venge-toi, tu le peux, tu le dois, je l'ordonne.

ÉSOPE

Puisque je puis user du pouvoir qu'on me donne,
Je les condamne donc, dussé-je être trahi,
A tâcher de m'aimer autant qu'ils m'ont haï.
A l'égard de leurs biens, loin d'y vouloir prétendre,
Je les condamne aussi, seigneur, à les reprendre.
Si votre offre, contre eux, avait tout son effet ;
Leurs enfants souffriraient d'un mal qu'ils n'ont point fait.
Enfin, je les condamne à n'avoir, de leur vie,
De l'emploi que j'occupe une imprudente envie.

Esope, dans sa simplicité primitive, est une figure plus grande que nature ; il a le droit de censurer le monde, puisqu'il s'élève si haut par sa vertu et la bonté constante de ses actions.

Il semble que l'auteur se soit peint inconsciemment dans son personnage de prédilection : Terrible par l'esprit, exquis par le cœur.

R. DE SALBERG.

ANECDOTE HISTORIQUE

Louis XIV avait entendu vanter lord Stair, général et homme d'Etat anglais, comme un homme si bien élevé qu'il n'avait jamais commis la moindre impolitesse.

— Je le mettrai à l'épreuve, dit le roi, qui s'y connaissait.

A quelque temps de là, le grand roi invite lord Stair à une promenade. La portière du carrosse ouverte :

— Montez, mylord, dit-il.

Lord Stair obéit et entre le premier.

— On ne se trompe pas, dit le roi, sur cet homme-là ; un autre que lui eût fait des façons et fort impoliment refusé par ses cérémonies.

CONSEIL



UNE des choses qui nous font le plus aimer dans la vie, et qui, aussi, nous donnent à nous-mêmes la plus grande somme de satisfaction, c'est à coup sûr la bienveillance.

Elle existe à la fois dans les impressions et dans les sentiments ; elle *veut* du bien, et elle *voit* du bien. Vouloir du bien, c'est la disposition aimable qui nous attire la sympathie, et voir du bien, c'est la manière d'être qui nous procure des jouissances vraiment multipliées.

Comme la bienveillance envers les gens dépend beaucoup de la façon d'envisager gens et choses, c'est cette disposition que je voudrais vous voir acquérir, mesdemoiselles, pendant que vous êtes à l'âge heureux où l'esprit et le jugement peuvent encore prendre les formes qu'on leur désire, et où les habitudes se contractent ordinairement pour toujours.

Comme la pente de notre nature nous entraîne vers ce qui est défectueux, il faut réagir, même pour s'accoutumer à reconnaître, à apprécier, à saluer le bien partout où il se trouve, fût-il mélangé de nombreuses imperfections.

Il est cependant plus doux et plus agréable d'arrêter son regard sur ce qui est beau, ou bon ; mais nous trouvons un malin et trop réel plaisir à la critique. Soit satisfaction inconsciente d'exercer notre finesse en découvrant le point noir des gens et des choses ; soit jalousie plus ou moins raisonnée, nous portant à déprécier les autres et ce qui leur appartient pour nous faire valoir, nous et ce que nous possédons ; soit, enfin, plaisir de faire de l'esprit aux dépens d'autrui, ce qui est toujours facile, nous nous habituons, hélas ! à la malveillance, ce qui, à la longue, altère en nous la puissance de sympathie et la bonté.

J'ai connu une dame fort amateur de la musique. Très experte, très versée dans la connaissance de toutes les œuvres célèbres, elle était l'habituée d'une salle de concert très

suivie à cette époque. Elle emportait les partitions et les morceaux qu'on devait exécuter ; elle y suivait attentivement l'exécution, et, le lendemain, elle s'estimait heureuse de pouvoir dire : « La 4^e mesure de la symphonie en *ut* a été précipitée. On a trop prolongé le point d'orgue de la 40^e mesure. Le *pizzicato* du *scherzo* n'a pas été tout à fait compris d'après la tradition ».

Je ne sais si ceux qui entendaient formuler de telles critiques admiraient la science ou l'esprit de dénigrement qui les inspiraient. Pour moi, je pensais que ceux qui, sans avoir apporté de partition, avaient joui tout simplement d'un beau concert, sans en reconnaître les légères imperfections, mais aussi sans en perdre les beautés dans le soin mis à noter les défauts, je pensais, dis-je, que ceux-là avaient bien mieux compris la situation, et surtout en avaient bien mieux profité.

Mesdemoiselles, nous assistons ici-bas à un concert qui, dans la pensée de l'artiste, devait être harmonieux et parfait. Il s'y trouve des instruments faussés et des musiciens rebelles, mais ils ne peuvent, croyez-le bien, détruire la beauté de l'œuvre primitive. Au lieu de critiquer les fausses notes, cherchons la mélodie, le charme : nous le trouverons toujours, et ce nous deviendra un vrai plaisir.

Certains esprits chagrins se moquent de la faculté qu'ont certaines natures de voir tout en beau. Certes, je ne vous conseillerai pas de vous vouer systématiquement à l'illusion ; mais, entre deux excès, il vaut encore bien mieux voir tout en beau que voir tout en laid. Appuyons sur les côtés heureux, glissons sur les défauts chaque fois que ce n'est point notre devoir de les réformer ; nous développerons le bien chez les autres en y croyant, en l'admettant, et nous jouirons mieux des gens et des choses si nous les voyons dans le grand jour brillant de la sympathie et de la bienveillance.

M. MARYAN.

PENSÉES ET MAXIMES

Il faut aimer ses amis comme les vrais amateurs aiment les tableaux : avoir les yeux fixés sur les beaux endroits et ne pas voir les autres.

(M^{me} D'ÉPINAY.)

MAIN D'ENFANT

(SUITE ET FIN)

XVIII

« Bagnères, le...

« Mon petit père aimé,



Le télégraphe t'a déjà porté la nouvelle de notre excellent voyage... Pas d'incident, rien, sauf la joie folle de Rosie en revoyant les montagnes d'Auvergne, disait-elle. Moi, j'avais le cœur gros de notre séparation. Je regardais *en esprit* ton cher visage attristé, lui aussi, au moment du dernier baiser. Il a fallu et il faut encore le bonheur de tante et le but de mon séjour à Bagnères pour me donner du courage... J'ai trouvé ma tandine telle que mes souvenirs de fillette me la représentaient... Elle a peut-être quelques rides de plus, et ses cheveux sont devenus tout blancs; mais ses yeux, ses pauvres yeux qui ont tant pleuré, ont gardé leur éclat; sur ses lèvres je retrouve ce sourire si semblable au tien; sa voix a toujours ce quelque chose de doux qui plaisait à mes oreilles d'enfant, et son cœur surtout n'a pas changé. Comme il est sensible et affectueux, comme il est indulgent, comme il comprend! Dès hier, j'ai fait à tandine toutes mes confidences... Douée d'une rare intuition féminine, elle savait déjà que l'oncle Gérard ne m'était pas indifférent; mais grande a été sa surprise en apprenant qu'il est le fils de M^{me} d'Ailly.

« ...Entrer en rapport avec cette dernière sera, paraît-il, fort difficile. A part une visite d'arrivée, tante ne sait pas comment je pourrai entretenir des relations, cette malheureuse femme vivant en vraie recluse. Mais j'ai confiance en Dieu, en ma tendresse qui me suggérera mille moyens de réussite, et tu seras journellement le confident de mes tentatives, de mes succès, de mes insuccès aussi, peut-être. »

« Lundi.

« La visite est faite. Comme elle lui res-

semble, ou plutôt comme Gérard ressemble à sa mère! Même visage, même regard, mêmes froncements de sourcils, même port de tête un peu fier; je dirais même voix, si la voix de la mère n'avait un accent brisé, tandis que celle du fils a plutôt quelque chose de dur, de bref.

« Dans la pièce aux volets toujours mi-clos, où elle nous a reçues, sont évidemment réunis les souvenirs du passé. Mes yeux, s'habituant à l'obscurité, ont pu voir un très beau portrait d'homme, celui de M. d'Ailly évidemment; juste au-dessous, un prie-Dieu étale sa tapisserie usée par le frottement continu de deux genoux dont on distingue nettement l'empreinte; des fauteuils Louis XIII, quelques vieux meubles, un christ d'ivoire. C'est tout, et c'est triste, je t'assure... si triste, que Rosie m'a dit tout bas en entrant: « J'ai peur, cousine Maud, donne-moi la main. »

« Hélas! je n'étais guère rassurée non plus, mais pas pour les mêmes motifs. L'accueil a été poli, strictement poli, la conversation des plus banales, et nous avons quitté M^{me} d'Ailly sans qu'elle exprimât le désir de voir se renouveler ma visite... Le croirais-tu? Je redoute déjà un échec... Le cœur en haut, dit ma tante, Dieu ne nous abandonnera pas. »

« Mercredi.

« Non, Dieu ne nous abandonne pas, voici une lueur d'espérance, rien qu'une lueur, et c'est ma chère Rosie qui me la donne.

« Tantôt, la mignonne jouait au jardin, ce jardin où tu as tant couru toi-même! Tandine et moi étions installées dans le kiosque communiquant avec la charmille, dont les jeunes feuilles commencent à pousser; delà, on a une vue ravissante, et nous pouvions surveiller l'enfant, folle pour le quart d'heure d'une petite balle de six sous achetée ce matin au bazar.

« Tout à coup, nous entendîmes une exclamation désolée de Rosie qui, les bras ballants, se tenait devant les troènes formant la clôture du jardinet dont M^{me} d'Ailly a la jouissance... J'allais l'appeler, tante me dit à voix basse: « Chut! ne te montre pas. »

« Presque aussitôt, ces paroles arrivèrent jusqu'à nous:

« — Madame, je vous prie, voudriez-vous avoir la bonté de me donner ma balle que j'ai lancée chez vous, pas exprès?

« Ma pauvre Rosie a une peur terrible de la

dame noire, comme elle l'appelle, ce qui t'explique sa phrase cérémonieuse.

« La réponse se fit un peu attendre. M^{me} d'Ailly cherchait évidemment le jouet égaré.

« — Je ne la trouve pas, dit-elle enfin; voulez-vous venir, mon enfant?

« Venir! Comme elle devait trembler la mignonne à cette invitation! Elle balbutia:

« — Je vais chercher ma Maud, alors.

« — Ce n'est pas la peine; suivez la petite allée près de vous.

« Silence complet.

« — Avez-vous donc peur?

« — Oui, répondit franchement Rosie, c'est tout noir chez vous et vous ne riez pas.

« — Est-ce une raison pour être méchante? Et puis, ce n'est pas noir; venez vite, mon enfant, vous chercherez votre balle, à moins que vous ne vouliez en faire le sacrifice.

« — Le sacrifice! Oh! non, elle est bien trop jolie.

« Et, cette fois, résolument, Rosie entra chez la terrible voisine.

« ...A travers notre store baissé, nous l'apercevions explorant tour à tour les corbeilles de jacinthes, la plate-bande de muguet, et finalement un massif de lilas d'où elle sortit triomphante.

« — La voilà! criait-elle en baisant la petite balle aux couleurs bariolées, la voilà! Merci, madame, oh! merci...

« Elle était si jolie, avec ses boucles blondes éparpillées sur ses épaules, son teint animé, ses yeux brillants de joie, que M^{me} d'Ailly la regardait avec une expression indéfinissable. Revoyait-elle, dans ses lointains souvenirs, un autre enfant aussi beau, aussi rieur s'ébattant follement au milieu d'une pelouse fleurie? La voix fraîche de Rosie lui rappelait-elle une autre voix plus sonore, plus impérieuse, qui, pour prononcer son nom, prenait parfois des accents d'une tendresse infinie? Les baisers que la fillette prodiguait à ce jouet banal évoquaient-ils l'étrange douceur d'autres baisers dont elle était privée depuis si longtemps?... Peut-être!...

« Lorsque Rosie voulut prendre le chemin du retour, elle trouva devant elle M^{me} d'Ailly qui lui tendait les bras... »

« Jeudi.

« J'ai reçu ce matin ta longue lettre, mon cher petit père; je l'ai lue et relue, lue et relue encore, tant elle est pleine d'affection, d'encouragements, de détails sur votre vie à deux... Dans vos interminables causeries du soir, Gérard a donc fini par t'avouer la brouille, sans explication toutefois, existant entre sa mère et lui?... Je me fusse trahi, à ta place, et

c'eût été folie, car une démarche intempestive, trop de précipitation compromettraient sans doute le résultat de notre *complot*. C'est du moins ton avis et celui de tante. Pour moi, je crois que, dès le premier jour, j'eusse mis en présence les parties intéressées. Dans les livres, c'est toujours ainsi; malheureusement, le roman de la vie, dit *tandine*, la sagesse même! ne se termine pas au gré d'un romancier et, dans certaines occasions, il faut éviter les secousses.

« Donc, nous évitons pour l'instant ces *fa-méuses secousses*; mais l'intrigue marche, et la naïveté de Rosie nous sert à merveille.

« Le kiosque est maintenant notre poste d'observation: poste admirablement choisi, car, ainsi que je te l'ai écrit, on voit le petit jardin de M^{me} d'Ailly et, de plus, un banc se trouve tout près de nous, vers la charmille de tilleuls. C'est sur ce banc que la mère de Gérard est venue s'asseoir il y a quelques heures... Rosie qui, depuis le baiser d'hier, ne la craint plus du tout, s'est glissée doucement le long de la haie et, surprenant M^{me} d'Ailly par derrière, lui a jeté ses deux bras autour du cou en criant:

« — Devine qui c'est?

« Rosie, avec la facilité de son âge, en est déjà au tutoiement...

« M^{me} d'Ailly l'attira à elle, et la baisant au front:

« — Je ne puis dire ton nom, mignonne, puisque je l'ignore...

« Là, commence un dialogue que je vais essayer de te traduire aussi textuellement que possible.

« — Je m'appelle Rosie, petite Rose ou Rosette. C'est joli, n'est-ce pas?

« — Très joli.

« — Et toi, comment t'appelles-tu?

« — Pauline.

« — La maman de l'oncle Gérard s'appelle comme toi.

« — Qui est-ce, l'oncle Gérard?

« Il nous semble qu'à ce nom la voix tremble un peu.

« Etonnement de Rosie!... Peut-on ne pas connaître l'oncle Gérard!

« — L'oncle Gérard! C'est l'oncle Gérard, mon grand ami, mon petit père, celui qui m'a sauvée du lac d'Aydat... Oh! mais, c'est vrai, tu ne sais pas? Veux-tu que je te conte l'histoire, et puis-je m'asseoir sur tes genoux?

« — Oui.

« Sans façon, Rosie s'installe le mieux possible et commence son récit:

« — Une fois, il y a bien longtemps, j'étais très petite, papa m'avait emmenée promener au lac d'Aydat avec ma poupée Nina. Nous étions dans la barque, je ne sais pas comment cela

s'est fait, mais tous nous sommes tombés au fond de l'eau. Alors, c'est le batelier qui a sorti papa, mais il était mort, je ne l'ai plus jamais revu ; et c'est l'oncle Gérard qui m'a sauvée. Il habitait sur la montagne avec Mathu... Mathu, c'est sa bonne... Il m'a gardée chez lui, m'a donné une autre poupée, m'a bien soignée et a dit que je serais sa petite fille... Plus tard, il m'a emmenée à Biarritz parce que j'étais malade ; alors je me suis bien amusée avec Joël Bénol, et c'est là que ma Maud est venue me chercher.

« — Qui appelles-tu Maud ?

« — Tu ne sais donc rien ? C'est ma cousine Maud, qui est ma petite mère comme l'oncle Gérard est mon petit père ; je les aime de tout mon cœur, l'oncle Gorvello aussi, tante Marie aussi, Mathu aussi, Joël Bénol aussi, Black aussi.

« Elle s'arrêta un instant, puis, tendant ses lèvres pour embrasser M^{me} d'Ailly :

« — Je t'aimerai bien aussi, car je vois maintenant que tu n'es pas méchante, mais tu es trop triste ; pourquoi tu es triste, dis ?

« — Parce que je suis seule, comme tu étais seule, Rosie, quand l'oncle Gérard t'a sortie du lac.

« — Tu n'as pas de papa ?

« — Non.

« — Pas de maman ?

« — Non.

« — Pas de mari ?

« — Non.

« — Pas de petite fille ?

« — Non.

« — Et un petit garçon ! As-tu un petit garçon ?

« Ce fut une voix altérée qui répondit :

« — J'en avais un, je l'ai perdu.

« — Perdu, s'écria Rosie épouvantée ; dans un bois, dis ? Irma m'a raconté que les bois sont pleins de loups qui mangent les enfants pas sages... Était-il sage, ton petit garçon ?

« — Non.

« — Alors, il aura été mangé, c'est affreux ! Tu l'aimais bien ?

« — Oui.

« — Comment il s'appelait ?

« — Il s'appelait... Gérard.

« — Pauvre petit Gérard ! Je prierai tous les jours pour lui, si tu veux ; peut-être qu'il n'est pas mangé et que tu le retrouveras. Je nomme beaucoup de monde dans ma prière ; un de plus ou de moins, va, ce n'est pas une affaire... Tu pleures ! Il ne faut pas pleurer.

Et plus bas :

« — L'oncle Gérard aussi avait une maman, c'est un grand secret, et je crois qu'il ne l'a plus... Souvent aussi il est triste ; je le caresse, je lui fais comme cela, tiens ; alors, il me sourit...

« De son petit mouchoir, transformé en tampon, Rosie essuyait les larmes de M^{me} d'Ailly ; mais, le sourire ne paraissait pas sur les lèvres de la mère... Les naïves questions de l'enfant réveillaient sans doute plus aiguës ses douleurs ; des pleurs coulaient de plus en plus pressés, de plus en plus amers et, dans un impérieux besoin de solitude, elle repoussa la petite fille.

« — Va jouer, dit-elle.

« — Tu es fâchée ?

« — Non, tu reviendras demain... Aujourd'hui... Aujourd'hui...

« Elle ne put achever... Et, se levant brusquement, elle quitta le jardin... Un instant après, Rosie arriva près de nous pour nous faire le récit de... ce que nous savions déjà. »

« Vendredi.

« Six poissons rouges dans le bassin, une surprise de tante, ont complètement absorbé, après déjeuner, l'attention et les tendresses de Rosie. Nos affaires intimes ont souffert de cet état de choses. L'enfant, ayant aperçu M^{me} d'Ailly au jardin, a couru l'embrasser, mais elle est revenue en toute hâte :

« — J'ai des poissons à nourrir, lui a-t-elle dit, je ne puis rester avec toi ; viens si tu veux, je te les montrerai. Le plus petit s'appelle Rosie ; le plus grand, oncle Gérard ; un autre, très joli, rouge comme du corail, Maud ; celui qui est presque blanc, tante Marie ; il y en a un malade ou triste, celui-là je l'appelle comme toi, amie Pauline. Il a l'air de comprendre, car il remue la queue quand je lui parle.

« M^{me} d'Ailly a souri, elle qui ne sourit jamais, dit tante.

« Elle a toutefois refusé de suivre la fillette, mais, en se promenant le long des allées pleines de soleil, elle s'arrêtait souvent pour la voir, rouge de plaisir, jeter à profusion pain et biscuit à ses nouveaux amis.

« — Elle s'intéresse à cette enfant, a murmuré tandine à demi voix ; Dieu soit loué, tout n'est pas perdu.

« Et mon cœur a battu à ces paroles consolantes, petit père chéri, comme si le succès était proche. »

« Lundi.

« Depuis deux jours, je suis garde-malade. M^{me} d'Ailly, en se promenant au jardin, ne s'est pas méfiée du soleil de printemps, traître sous ses chaudes caresses, et la voilà courbaturée au point de ne pouvoir quitter son lit. Le médecin affirme qu'elle se lèvera après-demain au plus tard ; donc, nous sommes parfaitement tranquilles, et je suis tentée de bénir

cette fatigue qui amène entre la mère de Gérard et nous un rapprochement très naturel. Tante me charge de porter les infusions et garde Rosie en mon absence, car elle laisserait la malade par ses questions incessantes... Je prolonge mes visites le plus possible, bien que M^{me} d'Ailly ne cherche pas à me retenir. Je lui parle de toi si aimé, de ma vie heureuse à la villa des Mouettes, de la fabrique, de nos ouvriers dévoués, généreux.

« Jamais de ma vie, je te l'avoue, je ne me suis trouvée si éloquente.

« Elle m'écoute d'un air navré qui lui donne une ressemblance de plus avec son fils, et sa physionomie n'exprime un certain intérêt que lorsqu'il s'agit de Rosie. Hier, je lui ai raconté l'histoire de la mignonne, qu'elle connaissait déjà, mais fort imparfaitement, par cette dernière; le nom de Gérard, si fréquent dans ce récit, la faisait tressaillir; toutefois, elle n'a pas soupçonné la relation intime existant entre son fils et le sauveur de l'enfant.

« — Il y a des cœurs d'or, de beaux caractères, m'a-t-elle dit, mais ils sont très rares... Cet homme-là mérite d'être heureux.

« Je tremblais en répondant :

« — Hélas ! Il ne l'est pas ! Un chagrin pèse sur sa vie, et les caresses de Rosie amènent rarement un sourire sur ses lèvres.

« — La jeunesse se console vite, cependant. Il faut arriver à un certain âge pour connaître les douleurs inguérissables.

« Elle se tut; et son regard, attaché sur le portrait de M. d'Ailly, exprimait une telle amertume, que, dans mon émotion, ne trouvant pas une parole, je me contentai de lui serrer la main; alors, elle murmura, comme se parlant à elle-même :

« — On ne peut savoir combien il est horrible d'être séparé d'un être aimé...

« — J'ai perdu ma mère, dis-je doucement.

« — Mais vous étiez jeune, très jeune, personne n'était cause de sa mort... Oh ! vous ne savez pas ! Vous ne savez pas !

« Elle s'agitait, rougissait, pâlisait tour à tour...

« Je craignis une augmentation de fièvre et, prenant la *Charité privée* de Maxime du Camp, je lui en lus quelques pages, espérant endormir sa douleur par le récit d'autres douleurs. Je la laissai plus calme, et, ce matin, d'elle-même, elle m'a reparlé de Gérard.

« Rosie, venue seulement pour l'embrasser, était partie en marchant sur la pointe des pieds; et M^{me} d'Ailly écoutait avec un demi-sourire le bruit des petits pas se perdre dans le vestibule.

« — Quelle délicieuse créature ! dit-elle enfin. A la place de M. Gérard, je ne vous l'aurais pas donnée.

« — Il a songé avant tout au bien-être, à l'avenir de l'enfant.

« — Il n'a donc aucune fortune ?

« — Il a ses appointements seuls, et il soutient sa mère.

« — Ah ! il a une mère ! dit-elle presque tout bas.

« — Elle vit loin de lui, c'est un de ses tourments, car il l'adore. Il lui envoie tout ce qu'il gagne, se réservant à peine le nécessaire; quelques-uns de nos ouvriers sont mieux vêtus que lui.

« — Il est contre-maître, sans doute.

« J'ouvrais la bouche pour lui dire le mot qui devait tout lui révéler; le souvenir de son agitation d'hier m'a retenue, et l'arrivée de tante Marie est venue heureusement mettre un terme à mon embarras... Mais, tu le vois, cher père aimé, l'intrigue touche à sa fin. Malgré moi, j'ai peur, car M^{me} d'Ailly reste aigrie, et le pardon lui sera difficile, si toutefois elle l'accorde. Tante, au contraire, est maintenant pleine d'espérance. Pour elle, l'important était d'entrer dans la place; nous y sommes, grâce à Rosie, grâce aussi à cette fatigue sans gravité. La réconciliation entre la mère et le fils n'est plus qu'une affaire de jours.

« Ce ne serait pas une mère, si elle ne pardonnait pas ! » conclut tante Marie, la tendresse, l'indulgence même...

« Qui de nous deux aura raison ?... De toute mon âme, je souhaite que ce soit Tandine; alors, ce sera le retour, la joie de te revoir, la joie aussi de faire deux heureux.

« Mon petit père, je t'embrasse avec cette tendresse dont est rempli pour toi le cœur de ta

« MAUD ».

XIX

Assise dans un grand fauteuil, près de la croisée aux volets mi-clos, M^{me} d'Ailly était plongée dans une rêverie profonde... Levée depuis quelques heures, elle sentait la faiblesse résultant d'un repos prolongé au lit, mais elle n'avait plus de fièvre, et le médecin, comme dernière ordonnance, venait d'écrire : « Promenade au jardin sans arrêt au soleil. » A cette heure, la promenade ne souriait pas à M^{me} d'Ailly, et l'air étonné de Rosie, certaines phrases de Maud lui revenaient avec une insistance qui l'irritait elle-même.

Le nom de ce M. Gérard, si souvent répété, était-il la cause de son trouble ?... Ou bien, avec une douloureuse fierté, retrouvait-elle, dans le jeune homme si bien décrit par Maud, les qualités de cœur et d'esprit qu'elle s'était efforcée de développer autrefois au cœur. à

l'esprit de son Gérard à elle?... Elle l'ignorait, mais, ce qu'elle sentait bien, c'était un intérêt étrange pour cet inconnu malheureux et pour l'enfant sauvé par lui; ce qu'elle sentait bien, c'était une colère sourde contre Maud, dont les récits avaient troublé son repos en réveillant les souvenirs d'autrefois.

Son repos! Était-ce bien un repos que sa vie depuis des années? Les consolations divines! Elle les avait repoussées... Un jour, elle avait confié sa douleur à un prêtre; la réponse fut : « Pardonnez... » Elle était partie farouche et, dès ce jour, elle en voulait à Dieu de la parole de son ministre. Les consolations humaines! Elle connaissait leur valeur depuis l'instant où, sa ruine étant connue, les familiers de sa maison avaient fui comme une nuée d'oiseaux s'éloigne d'un champ ravagé.

Dans la solitude faite autour d'elle, elle avait vécu avec le souvenir du cher disparu, ce mari adoré mort soudain dans ses bras, sans un mot, sans un regard, sans une suprême caresse! et elle avait voulu oublier le fils, cause de ce malheur... L'avait-elle oublié?...

A ce moment, deux coups légers frappés à la porte de la chambre interrompirent la rêverie de M^{me} d'Ailly.

— Entre, mignonne, dit-elle.

La porte s'ouvrit, mais Rosie demeura sur le seuil...

— Eh! bien, tu ne viens pas?

— C'est trop noir.

— C'était noir, les jours derniers, et tu accourais m'embrasser.

— Ma Maud était là... Pousse tes volets, amie Pauline, tu seras si gentille!

Un soupir gonfla le cœur de M^{me} d'Ailly, mais elle accéda au désir de l'enfant; et, pour la première fois, depuis des années, le soleil entra gaiement dans la chambre, éclairant de ses rayons d'or les vieux meubles, le Christ, et le portrait de l'absent...

D'un bond, Rosie se jeta au cou de M^{me} d'Ailly, puis, elle lui dit gravement :

— Je ne te fatiguerai pas, je serai très sage; tu veux me garder?

— Oui, certainement.

— Oh! tant mieux! C'est cousine Maud qui devait venir; juste, comme elle prenait son ouvrage, il arrive une visite, alors, elle m'a envoyée à sa place, en me recommandant bien de te demander si je pourrais rester. Tiens, je t'apporte deux bouquets : j'ai cueilli les violettes et Maud les aime-moi. Sont-ils jolis?

— Très jolis, mais je n'aime pas les fleurs, ma petite Rosie.

L'enfant ouvrit, très grands, ses beaux yeux bleus.

— Tu n'aimes pas les fleurs! répéta-t-elle avec un étonnement extrême... Ce n'est pas

possible! Est-ce parce que tu es vieille? L'oncle Gorvello les aime, cependant : la villa en est toujours remplie!... Si c'est parce que tu es triste, l'oncle Gérard est triste aussi, et quand je lui donne un bouquet, il le prend et sourit en disant : « Merci! Rosette. » Sais-tu, je vais mettre les violettes, là, devant ton mari. Maud me fait porter des fleurs sur la tombe de mon pauvre papa, ajouta-t-elle à voix plus basse, et je pense que ton mari sera très content d'en avoir aussi.

Elle posa doucement le bouquet au-dessous du portrait, puis, s'éloignant de quelques pas :

— Vois, il a l'air joyeux, je t'assure... Comme il est beau! comme il paraît bon!

— Oui, il était beau! il était bon! répondit la veuve avec un soupir douloureux.

— Pourquoi, reprit l'enfant, as-tu mis ton prie-Dieu devant lui, au lieu de le placer là, vers ton grand Christ? Quelquefois, pour faire ma prière, je m'agenouille près de ma Maud (elle m'aide, tu comprends, quand je ne me souviens pas bien), mais elle me dit : « Rosie, le petit Jésus est partout. C'est vrai, cependant, puisque tu as son image au chevet de ton lit, c'est là que tu dois prier. » Ma Maud a raison, n'est-ce pas?

M^{me} d'Ailly inclina affirmativement la tête sans pouvoir répondre. Le naïf langage de Rosie la troublait jusqu'au fond de l'âme en évoquant le souvenir des heures désespérées qu'elle avait passées là, sans que ses lèvres trouvassent autre chose que des paroles d'amour, de regret, de colère... N'implorant pas le secours d'en haut, la consolation n'était pas venue; n'acceptant pas la croix avec une résignation chrétienne, la croix restait aussi lourde, plus lourde peut-être qu'au premier jour... Oui : Maud, Rosie avaient raison... La conversation d'âme à âme, de cœur à cœur avec l'aimé aurait dû se faire sous le regard de Dieu!...

N'agissait-elle pas ainsi autrefois?... Autrefois, quand, tour à tour, elle avait perdu son père, sa mère, son frère, fauché en pleine jeunesse à Bazeilles, n'avait-elle pas senti, malgré ses larmes, son déchirement, une étrange douceur la pénétrer tout entière en s'inclinant sous la main divine qui la frappait sans pitié?... Autrefois, quand, femme et mère heureuse, elle avait perdu en deux heures son premier-né, n'avait-elle pas eu le courage de réciter l'hymne des anges sur le petit corps raidi qu'elle couvrait de fleurs? Comme ces souffrances vaillamment supportées étaient loin!

— Grande amie, pourquoi tu ne dis rien? demanda la voix de Rosie? Tu ne dors pas, puisque tu as les yeux ouverts? Es-tu plus malade? J'irai chercher ma Maud, ou je te

ferai une infusion. C'est très facile, je t'assure : de l'eau, des feuilles toutes plissées, toutes sèches... C'est très drôle ! Dis, veux-tu que je te soigne ?

Elle se tenait debout devant M^{me} d'Ailly, attendant avec impatience la réponse en tortillant le bord de son petit tablier, et si évidemment inquiète, qu'un sourire parut sur les lèvres de la veuve.

— Ce que je veux, c'est un baiser de toi, dit cette dernière; viens m'embrasser, Rosie.

Et, quand elle la tint dans ses bras, elle lui murmura à voix basse en désignant le portrait :

— Tu prieras pour lui, chérie, promets-le-moi; il aimait tant les enfants !

— Oui, pour toi, pour lui, pour le petit Gérard, oh ! je veux bien... Dis, comment il s'appelait ton mari, parce que je nomme dans ma prière, tu comprends, pour que le bon Dieu ne se trompe pas.

— Eh ! bien, tu prieras pour ton grand ami Maurice et ta grande amie Pauline.

— Oh ! s'écria Rosie en battant des mains, je n'aurai qu'à dire : « Pour les deux bons papas Maurice et les deux bonnes mamans Pauline » ; le papa et la maman de l'oncle Gérard se nomment comme ton mari et comme toi.

Une pâleur mortelle se répandit sur le visage de M^{me} d'Ailly; et, cette fois, voulant savoir à tout prix la vérité, elle demanda d'une voix brève :

— Que fait-il, là-bas, ton oncle Gérard ?

— L'oncle Gérard ? Mais, il est ingénieur ! dit la petite; ne le sais-tu pas ?

Sans répondre, M^{me} d'Ailly se leva, et poussant brusquement Rosie vers la porte :

— Va-t'en, dit-elle.

— Qu'as-tu ? balbutia la petite en voyant la figure contractée de celle qu'elle appelait son amie Pauline, qu'as-tu, dis ?

— Rien, va-t'en.

— Je t'ai fait de la peine ?

— Va-t'en, te dis-je.

D'une main nerveuse, M^{me} d'Ailly ferma la porte à clé, puis tomba plutôt qu'elle ne s'assit dans un grand fauteuil... Les tempes lui battaient violemment, ses oreilles bourdonnaient, ses yeux voyaient trouble, elle éprouvait un immense besoin de crier, de pleurer, et les cris, les pleurs ne venaient pas... ; mais une lassitude étrange l'envahissait peu à peu, un froid glacial se répandait dans ses veines, et, bientôt, elle ne sentait même plus l'atroce douleur mêlée de joie qui lui avait pénétré le cœur aux paroles de Rosie :

— L'oncle Gérard ! Mais il est ingénieur !...

Combien dura cet évanouissement ? M^{me} d'Ailly l'ignora toujours ; mais, il dut être long, car les premières étoiles paraissaient au ciel

quand elle ouvrit les yeux et regarda autour d'elle, inconsciente encore de ce qui s'était passé... A sa porte, on frappait doucement, et la voix suppliante de Maud se faisait entendre :

— Ouvrez, je vous prie, madame, tante et moi sommes venues si souvent... Nous sommes si inquiètes ! Rosie est si malheureuse ! Êtes-vous souffrante ?

— Non, merci, j'ai besoin de repos...

— Laissez-moi entrer une minute, une seule, au nom de Gér..., au nom de celui que vous pleurez, madame, je vous en supplie !

— Demain, pas ce soir ; non, pas ce soir.

— Rosie sera malade... Si vous saviez comme elle est délicate, impressionnable ! Je voudrais pouvoir lui dire que je vous ai vue.

Cette fois, la porte s'ouvrit, et Maud, entraînant M^{me} d'Ailly vers un fauteuil, la contraignit à s'asseoir; puis, se plaçant près d'elle :

— Rosie nous a tout conté, dit-elle à demi voix. La pauvre mignonne est désolée, car elle ne comprend rien à...

Elle s'interrompit; son cœur était tellement oppressé qu'elle ne pouvait parler... Les phrases, si bien préparées, s'embrouillaient et, se sentant une triste avocate, Maud appuya ses lèvres sur la main de M^{me} d'Ailly en pleurant silencieusement.

— Qu'avez-vous, mon enfant, vous ai-je effrayée ?

— Oui, non... Enfin, je sais tout, dit Maud en reprenant soudain courage, et je viens plaider la cause de Gérard... Il est si bon, si travailleur !... Il vous aime tant !

— Il m'aime tant ! répéta amèrement M^{me} d'Ailly... Et c'est lui qui vous a chargée de plaider sa cause, comme vous dites ?

— Non, oh ! non ! Il ignore le but de mon voyage ; mais, je le voudrais heureux, car je l'aime, dit-elle très bas. Il mérite l'amour d'une mère, d'une fiancée, vous l'avez avoué vous-même, quand je vous ai appris l'histoire de Rosie : « Cet homme-là mérite d'être heureux », avez-vous dit.

Elle parla longtemps ainsi, espérant toucher ce cœur malade, amener sur ces lèvres closes le mot si doux de pardon. Mais le cœur resta fermé et la bouche s'ouvrit pour répéter ces paroles dites la veille :

— Vous ne pouvez comprendre ce qu'est la séparation avec un être cher ; non, vous ne savez pas, vous ne pouvez savoir...

Et Maud, désolée, dut la quitter sans emporter même un rayon d'espérance.

M^{me} d'Ailly ne se coucha pas ; toute la nuit, elle marcha dans sa chambre, espérant calmer l'agitation nerveuse qui s'était emparée d'elle, luttant ainsi avec une espèce d'âpreté contre un besoin de pardon inhérent au cœur ma-

ternel, s'irritant à plaisir par le contraste de son bonheur passé et de son malheur présent, souffrant surtout d'avoir reçu des secours d'argent du fils coupable.

Aux premières lueurs de l'aube seulement, épuisée de fatigue, tremblante de fièvre et de froid, elle se jeta toute habillée sur son lit et s'endormit d'un sommeil agité. Quand elle s'éveilla, la matinée était fort avancée; dans la maison, on allait et venait activement, les petits pas de Rosie se mêlaient aux pas légers de Maud; il sembla à M^{me} d'Ailly qu'il régnait autour d'elle une animation inusitée, et l'idée du départ de la jeune fille lui vint soudainement à l'esprit. Maud ne lui avait-elle pas dit la veille, dans une causerie inoubliable, qu'elle ne s'était séparée de son père qu'avec la pensée de *plaider sa cause*. La cause était jugée perdue, Maud partait, quoi de plus simple!

— Tant mieux ! dit M^{me} d'Ailly à voix haute, tant mieux !

Pendant que ses lèvres articulaient ces deux mots, une douleur aiguë lui étreignait le cœur, et le combat de la nuit recommençait plus terrible entre la rancune mêlée d'orgueil et l'amour maternel, toujours vivace. Le front appuyé contre les vitres de la croisée, elle se mit à épier le mouvement de la rue, espérant se distraire, espérant surtout, sans se l'avouer, surprendre quelques indices de ce départ subit... Parfois, près d'elle, dans le vestibule, des pas se rapprochaient, et son cœur battait plus fort... Maud venait-elle lui dire adieu ?...

L'heure du déjeuner arriva; les passants devinrent plus rares, le calme régna à la maison, et M^{me} d'Ailly allait descendre au jardin pour respirer l'air pur de cette belle journée de printemps, lorsqu'une voix timide demanda :

— Veux-tu m'ouvrir, dis ?

C'était Rosie; Rosie la figure gonflée de larmes, Rosie tenant serré contre elle un petit paquet enveloppé de papier.

— Voilà ce que cousine Maud m'a chargée de vous... de te remettre, balbutia-t-elle; maintenant, je m'en vais... Adieu, grande a... adieu, madame.

Elle partait... M^{me} d'Ailly la prit dans ses bras, et, la pressant bien fort contre sa poitrine :

— Est-ce que tu retournes à Biarritz, Rosie ? demanda-t-elle d'une voix étranglée d'angoisse.

Etonnée, l'enfant la regarda.

— Je ne sais pas; bientôt, peut-être.

Puis, brusquement :

— Je veux m'en aller, laisse-moi m'en aller.

— Je ne suis donc plus ton amie Pauline ?

— Non, dit-elle très bas.

— Pourquoi ?... Je t'ai renvoyée hier, j'avais du chagrin; il faut m'aimer quand même, Rosie.

— Non, non, s'écria la petite éclatant en sanglots, non, je ne veux plus t'aimer, parce que tu ne m'aimes pas, lui ! Je l'ai bien vu, va, et tu es sa maman, cependant. Maud me l'a dit ce matin... Sa maman !... Et ma petite mère m'aimait tant, moi ! Et lui m'aime tant aussi !... Non, non, je ne t'aime plus. Tu es méchante, très méchante...

Elle s'échappa des bras qui, maintenant, ne cherchaient plus à la retenir; et M^{me} d'Ailly resta seule, entendant encore cette voix d'enfant dire avec une colère mêlée d'une naïve douleur : « Je ne veux plus t'aimer parce que tu ne m'aimes pas, lui ! Tu es sa maman, cependant ! Tu es méchante, très méchante. »

Un soupir gonfla sa poitrine... Méchante, non, elle ne le croyait pas... Quant à ne pas l'aimer... elle ne savait plus si elle l'aimait encore; mais, comme elle l'avait aimé autrefois !

Machinalement, elle retira son chapeau de jardin, n'éprouvant plus le besoin de sortir, et, s'asseyant près de la croisée, elle dénoua les cordons du petit paquet apporté par Rosie... Soudain, sa vue s'obscurcit, ses mains se mirent à trembler, son cœur à battre avec plus de force... Comme elle connaissait bien l'écriture des nombreuses lettres éparses sur ses genoux ! Comme elle avait aimé autrefois celui auquel ces lettres étaient adressées ! Ce *Marcel Hélio*, qu'elle appelait son *second fils*.

Par quel hasard étrange cette correspondance intime se trouvait-elle en la possession de Maud ?

Fut-ce une curiosité irrésistible qui la poussa, ou un *quelque chose* de plus doux endormi depuis longtemps en son cœur ? Elle l'ignora elle-même... Toujours est-il qu'elle lut et relut les confidences de Gérard à son ami, ces confidences où son nom à elle revenait si souvent, et la nuit parut sans qu'elle eût conscience des heures qui s'étaient écoulées... Alors, prise d'un impérieux besoin de mouvement, elle jeta à la hâte un châle sur ses épaules, mit son chapeau, dont elle rabattit le long voile sur son visage, et partit à l'aventure dans les rues de Bagnères, se grisant d'air, s'efforçant surtout de ne pas penser... Les petites villas, les hôtels, tout était clos; mais, à travers les croisées, M^{me} d'Ailly apercevait des intérieurs paisibles comme était autrefois le sien et, plusieurs fois, elle heurta au passage deux promeneurs, mère et fils sans doute, appuyés tendrement l'un sur l'autre, en causant avec intimité.

Peu à peu, malgré cette course, malgré les distractions cherchées au dehors, des larmes s'amassèrent sous ses paupières gonflées et des sanglots montèrent à ses lèvres... L'église était là tout près; on ne voyait rien dans sa nef

somore, rien que la petite lampe qui brillait faiblement au sanctuaire... Elle entra, préférant passer là cette crise de larmes qui l'étouffait...

A l'orgue, un artiste étudiait un morceau pour la fête prochaine... C'étaient des accents d'une douceur infinie, des voix d'anges s'entretenant dans de mystérieux colloques... Et, peu à peu, une paix ineffable remplit le cœur de la pauvre désolée, en même temps que certains souvenirs du passé se retraçaient à sa mémoire avec une précision merveilleuse...

Elle revoyait la joie de son mari à la naissance de Gérard, ce remplaçant vigoureux et beau du frêle petit ange si vite enlevé, et les premières caresses de l'enfant, les sourires naïfs, les balbutiements étranges, les lèvres tendues cherchant ses lèvres; puis, les pas incertains, et les jeux déjà bruyants, le caractère se dessinant vif, fier, le cœur tendre et généreux; plus tard, les moissons de couronnes rapportées par l'écolier rayonnant, les préoccupations d'avenir se lisant déjà sur son jeune front... La séparation, le séjour à Paris, à l'Ecole centrale, et le premier retour au logis, avec une transformation si étonnante, que le père et la mère avaient échangé un regard de surprise émue... En six mois, la moustache s'était hardiment dessinée sur les lèvres, la taille s'était développée, le regard avait pris une expression sérieuse où passait parfois une flamme enthousiaste; l'allure avait perdu sa timidité.

Et quand M. et M^{me} d'Ailly s'étaient retrouvés seuls après cette arrivée, le père avec fierté, la mère avec un mélange d'orgueil et de regret, avaient dit en se serrant la main : « C'est un homme, maintenant! »

Oui, un homme! Deux ans plus tard, l'arbuste était devenu chêne vigoureux, et la mère s'appuyait triomphante sur le bras du nouvel ingénieur... Travailleur, énergique, sérieux, chrétien, tendre et attentionné, il était sa gloire à elle, sa mère, son œuvre aussi! Elle l'aimait passionnément...

Puis, vint l'heure, l'heure sombre entre toutes... une heure d'égarement, et ce fut la mort, la ruine, la séparation voulue avec le fils adoré...

Les années s'étaient écoulées pour lui comme pour elle, mais différentes dans leur emploi. Lui, avait travaillé; lui, s'était montré bon et dévoué, voulant pouvoir dire un jour à sa mère : « Je suis digne de toi... » Elle, s'était complue dans sa rancune folle, dans sa douleur sans nom... A cette heure, quel était le coupable?...

— Pauvre Gérard! Pauvre enfant! murmura-t-elle dans un sanglot.

— Madame, on va fermer, dit soudain à ses oreilles la voix du gardien de l'église.

Elle se leva et, toute chancelante, se dirigea vers le bénitier.

Là, une petite main se tendit vers la sienne; mais, ses yeux étaient trop obscurcis par les larmes pour reconnaître Maud dans la personne qui venait de lui offrir l'eau sainte.

La jeune fille l'avait bien reconnue, elle... D'un pas plus rapide, plus léger encore que de coutume, elle retourna à la maison de sa tante.

— Tandine! s'écria-t-elle en se précipitant au cou de la vieille dame, Tandine, je crois que nous touchons au but.

Lentement, comme marchant en rêve, M^{me} d'Ailly revint chez elle... Elle alluma un flambeau et regarda quelques instants le portrait de son mari.

— O, cher... cher... murmura-t-elle enfin; dans l'immortel séjour où tu vis heureux depuis longtemps, tu « lui » as pardonné. A mon tour de solliciter ton pardon, car j'ai été bien injuste.

Il lui sembla alors qu'une voix, faible comme un souffle, murmurait à son oreille :

— Va, bien-aimée, là-haut tout se pardonne... Je ne puis dire que tu seras heureuse, mais tu seras tranquille.

Un instant plus tard, M^{me} d'Ailly descendit au salon, où Maud travaillait près de sa tante... Elle ouvrit la porte et, tendant les bras à la jeune fille, elle dit simplement :

— Maud, quand partons-nous ?

XX

Les ouvriers venaient de quitter la Fabrique, sous l'œil vigilant du contre-maître Nortal, quand M. Gorvello, accompagné de Gérard, prit le chemin de la villa des Mouettes pour le repas du soir. En traversant le jardin, il parlait au jeune ingénieur d'une nouvelle machine qu'il devait installer la semaine suivante; mais, arrivé sous la vérandah, il changea brusquement de sujet.

— Notre récent achat m'a fait omettre de vous annoncer l'arrivée de ma fille, mon cher ami; depuis deux heures, elle est de retour, ainsi que Rosie, ravies l'une et l'autre de leur voyage. Nous allons donc dîner ensemble comme autrefois. Voulez-vous, je vous prie, entrer là un instant? Maud est, je crois, au salon avec une amie... et je vous sais si sauvage!... Moi, je vais déposer ce portefeuille et suis à vous dans deux minutes.

Il s'éloigna, et Gérard se trouva seul au milieu d'un coquet petit boudoir, évidemment le salon particulier de Maud, tant chaque chose révélait les goûts délicats de la jeune fille.

Mais, à cette heure, Gérard ne songeait à regarder ni les fines peintures se détachant sur la toile de Jouy tendue contre la muraille, ni les bibelots, ni les livres aux riches enluminures ; il pensait à ce retour subit de Maud et se disait qu'il vaudrait mieux partir de suite plutôt que de sentir encore la chaude étreinte de sa petite main, plutôt que de revoir son regard caressant s'arrêter sur lui avec une expression troublante... Le Père Hélot gardait, il est vrai, le silence sur la place promise ; n'importe, il irait devant lui à l'aventure, toujours plus loin, toujours plus loin... Pauvre fou !... Il n'avait que trop tardé à fuir...

Il s'avancait vers la porte, soudain il s'arrêta.

A côté, dans le grand salon, on commençait sur le piano le prélude de *Contemplation*, cette harmonie pleine d'amour et de mystère qui avait tant charmé au parc de Royat ; et une petite main, soulevant une lourde portière, laissait paraître la tête de Rosie, rayonnante de joie.

— Oncle Gérard, cria-t-elle de sa voix claire, une visite...

Et le jeune ingénieur n'était pas encore remis de l'étonnement mêlé de trouble causé par ces deux derniers mots, que M^{me} d'Ailly se trouvait devant lui, les bras grands ouverts.

— Ma mère !...

— Gérard !...

— Enfin !...

Et ce fut alors des baisers fous, des pleurs (car les larmes se mêlent à la joie comme à la douleur), des paroles entrecoupées, de rapides explications... Combien dura cet entretien ?... Dix minutes, une heure, un siècle ?... Ils ne le surent pas...

Maud jouait toujours dans la pièce voisine. Maintenant, c'était une marche triomphale dont les accords arrivaient jusqu'à eux ; et M^{me} d'Ailly, sortant la première de cette espèce d'ivresse où le bonheur les avait jetés tous les deux, prit doucement le bras de son fils :

— Nous oublions que nous sommes les hôtes de M. Gorvello... Allons, viens, Gérard.

Il tressaillit... Oui, il avait tout oublié, même

Maud, à cette heure enivrante de la réunion, qui laissait sur son visage une telle expression de joie que, lorsqu'il entra au salon, Rosie s'écria, avec sa naïveté ordinaire, tout en lui donnant mille caresses :

— Ce n'est plus l'oncle Gérard d'autrefois. Il est bien plus beau, maintenant.

— Vous avez tous conspiré contre moi, dit le jeune ingénieur à M. Gorvello. Comment vous témoignerez ma reconnaissance ?

M. Gorvello répondit :

— En demeurant toujours avec nous, Gérard !... Vous avez beaucoup souffert, et vous avez supporté vaillamment la souffrance. Cette journée doit être heureuse entre toutes pour vous dédommager des peines passées. Nous avons conspiré, dites-vous... et plus encore que vous ne le croyez... Allons, mon enfant, avancez un peu, et passez au doigt de Maud l'anneau des fiançailles que j'ai donné autrefois avec tant d'amour à sa pauvre mère.

Eperdu, Gérard regardait tour à tour M^{me} d'Ailly, M. Gorvello, Rosie, très étonnée de cette scène qu'elle ne comprenait pas, Maud, Maud surtout, dont les yeux lui laissaient lire une tendresse sans bornes.

— Oh ! Maud, est-ce vrai ? balbutia-t-il.

Elle inclina la tête, ne pouvant répondre, tant elle était émue.

— La feuille de trèfle a été mon talisman.

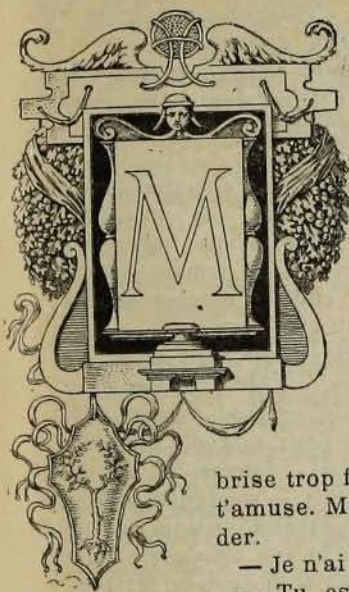
— Non, dit la jeune fille, en prenant Rosie dans ses bras et la couvrant de baisers, voilà votre talisman ! Vous avez été bon, dévoué, pour cette pauvre créature isolée ; en retour, elle a charmé votre solitude, adouci vos souffrances, vous a réappris à prier... Par elle, nous vous connaissons, nous vous aimons ; et le trait d'union entre vous et votre mère n'est-il pas notre mignonne Rosie ?... Oh ! Gérard, croyez-moi, Dieu le permet ainsi : C'est cette douce petite main d'enfant qui nous donne le bonheur.

MATHILDE AIGUEPERSE.

FIN



MIMOSA



MIMOSA! es-tu dans les nuages? Voilà trois fois que je te parle.

Yvane de Lanmeur tressaillit, tourna la tête vers sa sœur aînée, et répondit doucement :

— Excuse-moi, Gertrude. Je n'avais pas entendu. Est-ce qu'on rentre?

— Non, pas encore. Du moins, si tu ne trouves pas la

brise trop fraîche et si la musique t'amuse. Maman te le fait demander.

— Je n'ai pas froid.

— Tu es pourtant toute pâle.

Est-ce cet orchestre extravagant qui te secoue ainsi?

Yvane essaya de rire.

— J'aime cela, dit-elle. Donne-moi ce fichu dont tu ne fais rien, et laisse-moi écouter, puisque maman ne m'appelle pas encore.

Gertrude drapa le châle de soie neigeuse sur les épaules un peu grêles de sa cadette, et, se rasseyant sur sa chaise au dossier renversé, se remit à causer avec sa sœur Françoise et quelques amies.

— Mimosa rêve, dit-elle d'un ton un peu railleur, il faut la laisser tranquille. Regardez-la, ne dirait-on pas Mignon pleurant sa patrie?

Et toutes, en chœur, s'écrièrent :

— Drôle de petit Mimosa!

Yvane de Lanmeur semblait étrange, en effet, dans ce milieu brillant, superficiel et mondain, où elle se trouvait fort dépaycée.

Elle était de taille moyenne, mais, près de ses sœurs et de sa mère très grandes, elle paraissait presque petite. Leur apparence robuste met aussi en lumière sa gracilité; à côté de ces trois belles femmes brunes, au teint éclatant, aux yeux noirs et aux lèvres de corail, Yvane, blonde, d'une pâleur nacrée quasi transparente, avec des yeux d'un gris doré très doux, un peu timides, produit l'effet d'une fleurette menue et fragile au milieu d'un bouquet de roses.

Ses sœurs l'ont surnommée Mimosa, et, vraiment, ce nom semble créé pour elle. Sa grâce rêveuse, mélancolique, sa taille si mince

qu'elle semble ployer légèrement, la ténuité de ses cheveux crépelés, qui forment autour de son front et de ses tempes comme un nimbe doré, et, en tout elle, quelque chose de frileux et de mignon, la font ressembler au gracieux arbuste des pays ensoleillés.

Yvane de Lanmeur écoute, distraite, la *Marche guerrière* que joue sur la place Masséna, devant le Casino de Nice, un orchestre de tziganes.

Elle est passionnée pour la musique et celle-ci a un caractère étrange qui lui plaît particulièrement.

Un vague sourire glisse sur ses lèvres à la vue des costumes bariolés de ces bizarres exécutants.

Les femmes, en jupe courte, de drap rouge ou bleu, en veste de velours constellée de paillettes et de sequins, élèvent leurs bras en rond au-dessus de leur tête coiffée d'une calotte étincelante, et les mains brunes qui sortent des larges manches blanches de la camisole de lin agitent frénétiquement les tambourins enrubannés, garnis de clochettes de cuivre.

Les hommes, en culotte de peau, les guêtres haut lacées, moulant le jarret nerveux, de gros œufs d'argent pendus en guise d'aiguillettes des deux côtés de la veste, ouverte sur une ceinture d'écarlate, et tous très beaux, très fiers, d'une beauté sauvage, l'air moitié artistes, moitié brigands, jouent avec une maestria endiablée leur hymne national.

L'éclat métallique des cymbales domine le trémolo plaintif de la guzla et la languissante mélodie des balalaïkas, dont toutes les cordes sanglotent comme si, dans leur frémissement, les tziganes errants faisaient passer l'âme même de la patrie perdue.

Yvane se laisse bercer par le rythme à la fois fougueux et cadencé qui rappelle le galop des maigres chevaux de la steppe, dont les sabots martèlent la terre aride. Elle aussi souffre d'une sorte de nostalgie, et les zingaras sans patrie se rencontrent dans ce profond sentiment d'une douleur insaisissable, mais poignante, avec la riche transfuge du superbe château breton.

Voilà bientôt un an qu'Yvane a quitté Lanmeur, le manoir au donjon massif, aux fines tourelles en poivrières, et déjà plus de dix mois qu'elle regrette les pierres grises de la féodale demeure, le ciel tourmenté, les flots verdissants, les chênes sombres et les roses bruyères de son mélancolique et fier pays.

Le soleil d'or et la mer bleue qui l'ont un instant étonnée, — plus étonnée que charmée, — n'ont pu lui faire oublier ni la majesté de l'Océan brisant ses fureurs contre les immuables murailles des hautes falaises, ni l'impalpable brume que les rayons lumineux parfois colorent de prismatiques reflets, sans jamais la dissiper complètement, et qui semble retenir dans les plis de son voile transparent la poésie des antiques légendes et des chevaleresques épopées.

C'est la santé d'Yvane qui a motivé ce déplacement.

Il a fait le bonheur de sa mère et de ses sœurs à défaut du sien.

M^{me} de Lanmeur, dont les cheveux grisonnants et l'approche de la cinquantaine n'ont pas modifié les goûts mondains, a été ravie de pouvoir exhiber, à l'appui d'un rêve longtemps caressé, une ordonnance de médecin.

Et il a bien fallu le grimoire du docteur pour décider le vieux comte de Lanmeur à laisser partir pour Nice sa bru et ses trois petites-filles... Yvane surtout, son Antigone, sa préférée, le vivant portrait de son pauvre Yvan.

Yvan de Lanmeur était mort à trente ans d'une affection de poitrine. Son enfance et sa jeunesse robustes et la rapidité foudroyante de la maladie avaient fait conclure à une cause purement accidentelle... imprudences de chasseur, disaient ceux qui savaient qu'Yvan de Lanmeur était passionné pour cet exercice et aurait rendu des points à Nemrod en personne.

Son père et quelques intimes, qui avaient pénétré des secrets qu'Yvan n'eût confiés à personne, avaient deviné que son mariage, — mariage d'inclination s'il en fût, — ne lui avait apporté que des déceptions, à cause du caractère égoïste et des goûts frivoles de sa jeune femme, et inclinaient à penser que le chagrin n'avait pas été étranger à la promptitude du dénouement fatal.

Le veuvage de la comtesse s'était passé correctement dans la solitude de Lanmeur.

Si écervelée que fût la jeune veuve, il lui restait, toutefois, assez de bon sens pratique pour comprendre qu'elle ne devait pas heurter de front les sentiments et les opinions de son beau-père, de qui, seul, dépendaient les biens de Lanmeur.

Comme Yvan, le vieux comte avait épousé, jadis, une orpheline sans fortune, et la part personnelle du jeune homme, à son entrée en ménage, était à peu près insignifiante. Etant donnés surtout les goûts dispendieux de la comtesse Berthe, elle eût été absolument insuffisante si les jeunes gens n'avaient vécu près de leur père, qui leur servait, en plus, une pension d'un chiffre raisonnable.

Bien en avait pris au vieux M. de Lanmeur d'agir avec cette sage prudence.

Sa bru en éprouvait un violent dépit, mais elle avait assez d'empire sur elle-même pour ne le point laisser voir et ronger son frein en silence, en attendant l'indépendance que le temps finirait bien par lui apporter.

Elle profitait habilement, d'ailleurs, de toutes les occasions qui se présentaient pour obtenir, momentanément, quelque liberté et un peu plus de libéralité du vieillard.

Ainsi, quand Gertrude et Françoise, ses deux aînées, atteignirent dix ans, elle persuada, sans trop de peine, à son beau-père qu'il leur fallait l'éducation du pensionnat, et qu'on ne pouvait en choisir d'autre que la maison religieuse la plus en vogue.

Françoise et Gertrude entrèrent donc au Sacré-Cœur de Nantes, et M^{me} de Lanmeur loua, dans la rue Royale, un pied-à-terre suffisamment confortable pour pouvoir y ouvrir des réceptions et même y donner, de loin en loin, — sans trop de bruit, — quelques petites fêtes conservant le caractère d'intimité que lui imposaient sa jeunesse et son veuvage.

Yvane, tout enfant encore et un peu délicate, était demeurée près du grand-père, aux soins de son ancienne nourrice Mariannic et de Fraulein Maria, la vieille institutrice, qui ne voyait qu'elle au monde.

A parler franc, elle était l'enfant gâtée, la petite reine de Lanmeur. Je veux dire quant à la tendresse et aux caresses, car, jamais, quelque amour que l'on eût pour elle, personne, si ce n'est toutefois la nounou, n'eût cédé à un caprice coupable ou seulement trop volontaire de la fillette.

Son existence au grand air, régulière et saine, la fortifia singulièrement et, tout en gardant une apparence plus frêle que celle de ses sœurs, elle n'était jamais malade.

Presque tous les jours, elle montait à cheval avec son grand-père, encore vert et robuste, et tous deux, heureux, paisibles, jamais lassés de leur solitude, que traversaient à peine de vieux, rares et fidèles amis, ils allaient à travers la campagne jeter un bonjour aux paysans, surveiller les travaux, secourir les indigents, rendre quelques visites de bon voisinage.

Et ils étaient connus à dix lieues à la ronde, et c'était plaisir de voir passer « le monsieur du château » et « sa petite demoiselle », lui ferme et droit sur ses étriers, solide comme un vieux centaure, elle mignonne, rose, un peu ébouriffée sous la voilette de gaze, souple et leste, bien cambrée dans son amazone dont la jupe noire, presque sans plis, coupait d'une ligne raide le poitrail de sa belle jument blanche.

Le moment où ses sœurs devaient quitter le Sacré-Cœur approchait et, déjà, la comtesse Berthe avait écrit deux ou trois fois à son beau-père, réclamant Yvane, à laquelle il était grand temps de donner « la bonne et solide éducation qu'avaient eue ses aînées ».

Le vieillard répondit finement que les vacances approchaient, que Gertrude et Françoise viendraient sans doute, avec leur mère, les passer à Lanmeur et que, alors, on ouvrirait un concours entre les trois sœurs. Si Yvane n'en savait pas autant que « les grandes », elle irait au couvent; si au contraire — et il le croyait — elle pouvait en remontrer à ses aînées, ce seraient celles-ci qui viendraient demander un supplément de science à « Fraulein Maria ».

On conçoit que la réponse ne fut pas du goût de M^{me} de Lanmeur. Elle trouva un prétexte pour demeurer à Nantes pendant les vacances et remettre à la rentrée, pour un an encore, ses grandes filles au Sacré-Cœur. Mais celles-ci avaient hâte de connaître le monde, — ce monde qu'aimait tant leur mère, — et d'un autre côté le grand-père, qui voyait l'éducation d'Yvane bien et dûment terminée, trouvait que celle de Gertrude et de Françoise se prolongeait au-delà des limites ordinaires.

Au mois d'octobre suivant, il rappela donc pensionnaires et citadine au vieux château.

Gertrude avait vingt ans, Françoise dix-neuf et Yvane allait en atteindre dix-sept.

M. de Lanmeur n'était ni un esprit étroit, ni un homme de parti-pris. Il comprit de lui-même que la présence constante à Lanmeur de sa bru et de ses petites-filles, — devenues de grandes et belles filles, — devait en modifier la vie et les habitudes.

Il élargit donc le cercle de ses relations, multiplia les visites aux anciens amis et ouvrit plus grandes les portes du château, dont les murailles étonnées vibrèrent à l'écho des rires éclatants, des voix jeunes, et de la musique dansante et moderne.

Mais combien ce cadre semblait restreint à sa bru, qui ne rêvait que Paris ou les villégiatures en vogue, à Françoise et à Gertrude, confidentes de leur mère, dont elles partageaient les désirs et les aspirations.

Par contre, Yvane était toute désorientée dans son vieux Lanmeur ainsi transformé; elle ne se trouvait en communion d'idées ni avec sa mère, ni avec ses sœurs, s'en isolait pour ainsi dire forcément et souffrait beaucoup de la gêne et de la froideur qui régnaient dans ses rares entretiens avec M^{me} de Lanmeur.

Celle-ci se montrait choquée de voir Yvane faire bande à part, mais n'eût jamais songé à s'interroger elle-même, à se demander si elle agissait vis-à-vis de sa plus jeune fille de façon

à gagner ce cœur fier, un peu triste, timide et ombrageux.

Gertrude et Françoise considéraient leur cadette comme une enfant; elles avaient presque toujours vécu loin d'elle, d'ailleurs; Yvane tenait peu de place dans leur cœur aussi bien que dans leur vie; et puis, elles n'avaient pas tardé à remarquer la prédilection de l'aïeul pour la petite Antigone, sa partialité inavouée et pourtant flagrante dans les débats où toujours la tête blanche et la tête blonde étaient du même bord, quel que fût le sujet de la contestation. Une secrète jalousie animait, de ce chef, les grandes sœurs contre la petite.

Devinait-elle en partie tous ces sentiments divers, ou souffrait-elle simplement du brusque changement survenu dans le calme d'une existence qu'elle s'était peut-être figuré devoir être indéfiniment pareille? Nul ne pouvait le savoir, car Yvane, expansive seulement avec son grand-père, était devenue, même avec lui, absolument renfermée.

Une sorte de fierté tenait ses lèvres closes. Il lui en eût trop coûté d'aller dire au vieillard, dont elle était l'unique tendresse, que, même avec son affection à lui, elle ne se sentait plus assez aimée; il eût répugné à sa générosité de se plaindre de cette froideur de sa mère et de ses sœurs, qui glaçait son pauvre petit cœur, et de cette dissonance de sentiments qui la forçait à se replier sur elle-même, à demeurer comme une étrangère pour Gertrude, Françoise et la comtesse Berthe.

Le grand-père et la petite-fille avaient, d'un commun accord, abandonné leurs chères promenades à cheval. Il ne plaisait pas à M. de Lanmeur de doubler les écuries du vieux château; il connaissait, d'ailleurs, suffisamment la légèreté de sa bru pour soupçonner que ni elle ni ses filles aînées ne se contenteraient des simples chevauchées à travers champs, avec lui seul pour cavalier, qui avaient fait le bonheur d'Yvane, et ne voulait à aucun prix laisser organiser chez lui les cavalcades extravagantes qui tendent de plus en plus à devenir de mode.

Privée de son exercice favori, froissée par l'indifférence de celles qui auraient dû la chérir particulièrement, effarouchée par l'affluence de visiteurs plus nombreux et plus brillants que ceux d'autrefois, fatiguée, enfin, par des veilles réitérées, que ses habitudes matinales ne lui laissaient pas compenser par des levers tardifs, Yvane ne tarda pas à se trouver souffrante physiquement aussi bien que moralement.

Elle s'alanguissait peu à peu, sans s'en inquiéter, car elle ne ressentait aucune douleur aiguë, mais s'étonnait parfois de l'étrange

faiblesse et de l'invincible sentiment de tristesse qui l'envahissaient.

Ce changement qui s'opérait en elle, lentement, échappait à ceux qui l'entouraient, même à son grand-père, non qu'il manquât de sollicitude, mais simplement parce que, voyant sans cesse sa petite-fille, il ne pouvait suivre les progrès d'un mal que chaque jour écoulé n'augmentait qu'imperceptiblement.

Il fallut l'involontaire exclamation d'une vieille amie, Fraülein Maria, frappée, au retour d'un mois de vacances passé en Alsace, de la pâleur et de l'abattement de son ancienne élève, pour éveiller l'inquiétude de M. de Lanmeur.

Fraülein Maria, revenant à l'improviste au château, où on lui donnait ses invalides en la gardant comme intendante, était arrivée, une après-midi du commencement de décembre, par un si beau temps, qu'elle avait fait à pied le trajet de la station à Lanmeur.

Le crépuscule tombait lorsqu'elle arriva, et elle trouva toute la famille, avec quelques visiteurs, dans le petit salon des réunions intimes.

C'était l'heure du « five o'clock ».

M. de Lanmeur, l'air passablement ennuyé, feuilletait un album de Caran d'Ache, dont les spirituelles caricatures ne parvenaient pas à le dérider.

La comtesse Berthe, assise au coin du feu, dans un fauteuil bas, très confortable, tourmentait d'une main nerveuse un écran de soie peinte en faisant, avec une voisine de campagne, Gertrude et une autre jeune fille, un concert de lamentations sur la perspective des mois d'hiver entre les quatre murs de Lanmeur.

Françoise, très animée, ses grands yeux noirs étincelant sous la frange des longs cils, jouait brillamment un air de *Parsifal*, qu'un jeune homme assis près d'elle chantonnait à demi voix non sans prétention.

Elle seule semblait ne pas s'ennuyer à périr... du moins pour l'instant.

Fraülein Maria, en entrant, chercha Yvane du regard.

L'âge de la jeune fille avait mis dans ses attributions la confection du thé et le rangement du petit couvert fantaisiste.

Elle allait et venait autour de la table, couverte d'une nappe de toile bise entourée de guipure ficelle, rangeant les assiettes à gâteaux, les petites tasses sur leurs soucoupes, disposant les cuillers et le sucrier.

La flamme bleuâtre du samovar jouait sur son visage, dont elle accusait la pâleur et l'amaigrissement.

Toute saisie, la vieille institutrice marcha vers elle, et, après l'avoir embrassée, avant

même d'avoir salué le maître et la maîtresse de maison, elle s'exclama :

— Qu'avez-vous donc, ma petite chérie ? Comme vous êtes changée ?

La phrase n'était pas plus tôt lancée que la bonne vieille fille eût voulu la retenir.

Yvane, presque effrayée, se regardait précipitamment dans la glace, le grand-père sur-sautait étreint par une angoisse poignante, et la comtesse Berthe elle-même s'élançait vers sa fille avec agitation.

Ce fut elle qui parla la première.

— Mais, c'est vrai ! s'écria-t-elle, Fraülein a raison. Qu'as-tu ? Te sens-tu malade ?

Yvane sourit tristement.

— Non, maman, pas plus qu'hier, pas plus que les autres jours. Je suis un peu lasse seulement, mais il y a longtemps.

Il y a longtemps ! Ce mot frappa l'aïeul au cœur comme un reproche. Il y avait longtemps que l'enfant souffrait sans que ses yeux, à lui, s'en fussent aperçus, sans que son cœur l'eût deviné.

Il se rappela soudain mille choses auxquelles il n'avait pas attaché d'importance, et qui maintenant, toutes à la fois, le frappaient.

Les longs silences de la fillette, jadis si babillarde avec lui, la cessation brusque de leurs promenades en tête-à-tête, puis, peu à peu, des longues et intimes conversations qu'elle recherchait autrefois, son indifférence des choses qui, jadis, la charmaient le plus ; puis sa tristesse croissante, à mesure qu'augmentait l'animation de Lanmeur, et enfin, par-dessus tout, l'altération de ses traits, devenue soudain d'une évidence aveuglante.

Silencieux, le vieillard prit sur la cheminée une photographie d'Yvane, faite quelques mois auparavant, un peu avant l'installation de sa mère au château.

Entre la fillette au sourire espiègle, au regard mutin, au visage éclatant de fraîcheur et de vitalité, et la jeune fille mince, aux joues creusées, aux traits émaciés qui se tenait devant lui un peu haletante, — et si pâle !... — il crut voir un abîme dont la profondeur l'épouvanta.

Il prit la main d'Yvane et, d'une voix qui tremblait, il répéta, inconscient, la question de la comtesse :

— Es-tu malade, mon enfant ? Qu'as-tu ?

— Rien, grand-père, répondit encore Yvane. Je ne suis qu'un peu fatiguée.

— Fatiguée ?... de quoi donc, mon Dieu ?

La comtesse Berthe haussa imperceptiblement les épaules et regarda l'amie avec laquelle elle échangeait ses doléances l'instant d'auparavant.

— Mais, mon père, dit-elle, prenant la question pour son compte, cela ne se demande pas.

Yvane traverse une crise de croissance doublement fatigante pour elle, qui a toujours eu la poitrine délicate. Elle ressemble tant à son pauvre père !... L'air embrumé de Lanmeur ne lui vaut rien...

— L'air de Lanmeur ! se récria le vieillard suffoqué

Mais, songeant tout à coup aux visiteurs que, dans son premier émoi, il avait oubliés, il se tut et ramena la conversation sur le terrain des banalités.

Dans la soirée seulement, il reprit la discussion avec la comtesse et la vieille institutrice.

Yvane avait déjà gagné sa chambre. Gertrude et Françoise lisaient ou pianotaient d'un air détaché, quoiqu'elles fussent secrètement anxieuses du résultat de cette conversation.

En femme de sang-froid, leur mère avait compris tout de suite le parti à tirer de la situation, et s'était empressée de communiquer à ses aînées le plan dont le succès allait dépendre de son habileté et du degré d'inquiétudes de leur grand-père.

M. de Lanmeur aborda nettement la question avec sa franchise et sa simplicité de vieux Breton.

— Vous avez dit, Berthe, commença-t-il d'une voix qui sonnait comme le clairon d'un jour de bataille, que l'air de Lanmeur n'était pas bon pour Yvane ; cependant, c'est ici qu'elle a vécu depuis son enfance, qu'elle a grandi, qu'elle s'est fortifiée jusqu'au...

Il allait dire : « Jusqu'au moment de votre venue. » Mais sa bru lui coupa lestement la parole.

— Jusqu'à la crise qu'elle traverse, oui, mon père, fit-elle d'un ton entendu. C'était inévitable, et cette crise peut être décisive pour elle.

— Oh ! mon Dieu, Berthe ! Croyez-vous ? pensez-vous, vraiment, que la vie d'Yvane soit en danger ?...

Déjà, la tendresse alarmée du grand-père prenait le dessus sur ses intentions belliqueuses. Sa voix s'abaissa d'une octave en formulant cette question anxieuse.

M^{me} de Lanmeur, très grave, la physionomie attristée, hocha la tête.

— Sa santé, du moins, risque fort de rester à jamais compromise, si le mal n'est pas enrayé dès le début. Il faut consulter au plus vite un médecin expérimenté.

— Je vais faire prévenir Gozec dès demain matin, s'empressa de dire le vieillard.

La comtesse Berthe réprima un geste d'impatience.

— Cet excellent homme vous est assurément très dévoué, mon père, répliqua-t-elle, mais sa science se borne à guérir tant bien que mal les bonnes gens de la côte.

— Il connaît de longue date le tempérament d'Yvane, hasarda Fraülein Maria, qui n'avait encore rien dit.

M^{me} de Lanmeur la foudroya du regard, sans que l'excellente fille y prit garde. Le vieux châtelain, se sentant une alliée, reprit l'offensive.

— Je ne vois pas, Berthe, en quoi les fluxions de poitrine, les congestions, les fièvres des « bonnes gens de la côte » peuvent différer de celles des « gens du monde. » Si Gozec suffit pour les guérir...

— Ce sont des maladies très simples, cher père, très nettes à définir, tandis que l'étiollement de notre fillette, ses fatigues, ses... oui, il faut bien le dire, ses bizarreries de caractère... oh ! ne vous récriez pas, Fraülein, je ne lui en fais pas grief, et les attribue à son état maladif... Bref, cet état lui-même a des causes très complexes et que, seul, un habile praticien saura diagnostiquer.

— Maman, glissa Gertrude, vous rappelez-vous comme le docteur Lévêque a guéri merveilleusement Ursule de Méré, que tous les médecins de Nantes avaient abandonnée...

M. de Lanmeur se tourna vers l'ainée de ses petites-filles, qui, pivotant sur son tabouret de piano, se trouva en face de lui.

— Où perche-t-il, ton fameux docteur Lévêque ? demanda-t-il d'un ton bourru.

Gertrude joignit les mains avec étonnement.

— Est-il possible, grand-père, que vous n'ayez pas entendu parler ? Les journaux de Paris...

— Ah ! c'est à Paris que vous voulez aller ?

— Que je désire conduire Yvane, rectifia M^{me} de Lanmeur un peu piquée...

— Pourquoi ne faites-vous pas venir ici votre oracle ?

— Parce que, cher père, il faut compter avec l'oracle et que celui-ci ne se déplace pas comme un petit médecin de village.

— Il est heureux, grommela le vieillard, que ses malades ne soient pas à l'article de la mort, et qu'ils aient la facilité de voyager. Enfin, s'il le faut, Berthe, nous lui conduirons Yvane ; et ce, sans tarder. Faites vos préparatifs ; nous partirons tous trois après-demain. Ma chère Fraülein, vous nous remplacerez près de ces grandes filles.

Les figures des « grandes filles » s'allongèrent en entendant cet arrêt ; mais le point principal du procès étant gagné, M^{me} de Lanmeur ne paraissait nullement disposée à reprendre la discussion sur des points de détail.

Une villégiature merveilleuse en perspective calma d'ailleurs bientôt la déconvenue de Gertrude et de Françoise.

M^{me} de Lanmeur écrivit immédiatement au

célèbre Lévêque pour lui annoncer sa visite, et prendre le jour et l'heure de la consultation.

Elle ajouta qu'il s'agissait de sa plus jeune fille, détailla minutieusement l'état de santé d'Yvane, appuyant sur ses inquiétudes maternelles, aggravées par la ressemblance physique et morale de l'enfant avec son père, mort de la poitrine, très jeune, sans avoir voulu ni essayer d'une cure au pays du soleil, ni consentir à quitter, pour un climat plus sain, un vieux château, très beau mais fort humide, au fin fond de la brumeuse Bretagne...

Bref, lorsque M. de Lanmeur se présenta avec sa belle-fille et Yvane, vaguement oppressée, chez le fameux praticien, celui-ci, qui avait sa leçon faite, ordonna sans hésitation, après, bien entendu, les questions, auscultations, méditations et autres simagrées d'usage, un séjour prolongé à Hyères ou à Cannes, voire à Nice, suivant les préférences de la jeune et charmante malade.

Pauvre Yvane ! Ses préférences eussent été de demeurer au vieux Lanmeur, près du cher grand-père, et dans la douce solitude qu'elle aimait, quitte à payer tous ces biens en revenant à l'horrible huile de foie de morue et à l'amer quinquina, dont le bon et simple Gozec l'avait abreuvée en son enfance et qui l'avaient singulièrement fortifiée.

Mais allez donc parler à un prince de la science de ces remèdes surannés... La mode est aux déplacements, aux cures excentriques et aux distractions. Que pouvait-il ordonner de mieux ?...

M. de Lanmeur déposa sans sourciller un billet de mille francs sur le bureau de la sommité médicale ; puis, en soupirant beaucoup cette fois, il établit avec sa bru le devis d'un déplacement dans le Midi.

Gertrude et Françoise accompagnaient leur mère et leur sœur, cela ne pouvait faire question ; on emmenait même Fraulein, indispensable à la direction du ménage et du personnel, car il ne fallait pas songer à s'installer dans un hôtel pour un séjour de plusieurs mois... Qui sait ? de plus d'une année, peut-être ?...

Une villa fut louée si rapidement, que c'était à se demander quelle fée prêtait sa baguette à la comtesse Berthe lorsqu'il s'agissait de la réalisation de ses désirs.

Et aussitôt les voyageurs partirent, laissant le grand-père seul et bien triste au manoir désormais désert.

Yvane ne pouvait passer un jour sans y revenir par la pensée.

Dès que la tourbillonnante et factice activité de sa nouvelle vie laissait à son esprit lassé un instant de répit, c'est près de l'aïeul, entre les vieux murs veloutés de mousse et tapissés

de lierre, qu'il allait se reposer. Il y était encore quand la question de sa sœur l'avait arrachée à sa rêverie.

Yvane ne prêtait aucune attention à la conversation de ses aînées et des personnes qui les entouraient, conversation banale s'il en fût, roulant uniquement sur les plaisirs de la veille, ceux du lendemain, les toilettes de celle-ci ou les ridicules de celle-là.

Une voix mâle, au timbre accentué, la tira cependant de son absorption.

— Vous aimez donc les sauvages mélodies de mes sauvages compatriotes, mademoiselle Mimosa ? demandait-on tout près d'elle.

Elle renversa sa jolie tête blonde sur le dossier de sa chaise, vers l'interlocuteur qui, s'éloignant un peu du groupe des autres jeunes filles, venait de se placer derrière elle et de lui adresser la parole.

— Ah ! prince ! s'écria plaisamment Françoise, sans laisser à sa cadette le temps de répondre, espérez-vous donc ramener Mimosa parmi nous ? Depuis que ces tziganes sont là à pincer leurs guitares, à souffler dans leurs cuivres ou à taper sur leurs peaux d'ânes, elle n'appartient plus à ce monde. Son esprit plane dans le bleu.

— Dans le gris, plutôt, riposta en souriant Yvane, qui avait rougi légèrement. J'errais dans mon vieux Lanmeur. Les mélodies des tziganes détonnent dans ce cadre trop riant pour elles, ne le trouvez-vous pas, prince ? Elles évoquent une lointaine patrie pauvre : triste, un peu sombre, mais belle de poésie riche de vieux souvenirs. En les écoutant, j'ai fermé les yeux et j'ai cru revoir la Bretagne, les avenues de chênes de Lanmeur, et la lande, et grand-père.

— A moi, elles rappellent la Hongrie, fit pensivement le prince Varesco, la lointaine patrie pauvre et triste, comme vous dites... mais si belle lorsqu'elle était une terre vierge et libre.

Gertrude de Lanmeur eut un petit rire sec et nerveux.

— Tiens ! le prince qui tourne à l'élégie, lui si gai d'ordinaire. Ce que c'est que l'influence de notre petit saule-pleureur.

Pour l'instant, cependant, Yvane n'avait rien d'un saule-pleureur.

Sa tête fine se relevait très droite ; et le soleil, qui mettait des paillettes d'or dans le nuage vaporeux de ses cheveux, irradiait aussi son regard.

La voix chaude et caressante du jeune étranger, dominant le cliquetis des cymbales, le tintement des clochettes, le murmure sourd des tambourins et la tremblante vibration de la balalaïka, résonnait délicieusement à son oreille. Pour la première fois depuis un an,

elle rencontrait quelqu'un qui ne raillait pas ses regrets et dont la rêverie s'associait à sa rêverie.

Bien des fois déjà, soit dans les fêtes données au Casino ou chez des amis communs, soit au cours de leurs promenades, Yvane avait rencontré le prince Michel Varesco et échangé avec lui quelques paroles ..

Mais c'étaient des paroles banales, de ces phrases insignifiantes, quoique gracieuses, que l'on échange dans les salons et qui ne sont que la monnaie courante de la politesse mondaine.

Aujourd'hui, ils se rencontraient dans l'intimité d'un sentiment incompris de ceux qui les entouraient ; et Yvane éprouva aussitôt ce soulagement que l'on ressent lorsque, après une longue attente, la présence d'un ami vient vous délivrer du plus écrasant isolement.

Avant cet instant, elle ne s'était guère oc-

cupée du prince, bien que, pour taquiner ses grandes sœurs, elle l'eût déjà surnommé le prince Charmant.

A cette heure, elle s'avisa de remarquer pour son propre compte qu'il avait de beaux traits, nobles et réguliers, une voix sympathique et un sourire très spirituel.

A partir de ce moment, sans qu'elle s'en rendit un compte très exact, il lui fut impossible de songer, suivant sa chère habitude, à Lanmeur et au vieil aïeul, sans que sa pensée ne fît un crochet, — chemin des écoliers s'il en fût ! — vers la Hongrie et le prince Varesco.

Varesco Mikaly... Jusqu'à ce nom qui avait une consonnance d'une douceur étrange lorsque les lèvres d'Yvane le répétaient à son insu...

Baronne S. DE BOUARD.

(La suite au prochain numéro.)

LE CYGNE

Sans bruit, sous le miroir des lacs profonds et
[calmes,

*Le cygne chasse l'onde avec ses larges palmes,
Et glisse. Le duvet de ses flancs est pareil
A des neiges d'avril qui croulent au soleil ;
Mais, ferme et d'un blanc mat, vibrant sous le*
[zéphire,

*Sa grande aile l'entraîne ainsi qu'un lent navire.
Il dresse son beau col au-dessus des roseaux,
Le plonge, le promène allongé sur les eaux,
Le courbe gracieux comme un profil d'acanthé,
Et cache son bec noir dans sa gorge éclatante.
Tantôt le long des pins, séjour d'ombre et de paix,
Il serpente et, laissant les herbages épais
Traîner derrière lui comme une chevelure,
Il va d'une tardive et languissante allure.
La grotte où le poète écoute ce qu'il sent,*

*Et la source qui pleure un éternel absent,
Lui plaisent, il y rôde ; une feuille de saule
En silence tombée effleure son épaule.
Tantôt il pousse au large, et, loin du bois obscur,
Superbe, gouvernant du côté de l'azur,
Il choisit, pour fêter sa blancheur qu'il admire,
La place éblouissante où le soleil se mire.
Puis, quand les bords de l'eau ne se distinguent plus
A l'heure où toute forme est un spectre confus,
Où l'horizon brunit, rayé d'un long trait rouge,
Alors que pas un jonc, pas un glaïeul ne bouge,
Que les rainettes font dans l'air serein leur bruit,
Et que la luciole au clair de lune luit,
L'oiseau, dans le lac sombre où sous lui se reflète
La splendeur d'une nuit lactée et violette,
Comme un vase d'argent parmi des diamants,
Dort, la tête sous l'aile, entre deux firmaments.*

SULLY-PRUDHOMME.

ECONOMIE DOMESTIQUE

RECETTE DE LA LIQUEUR D'ORANGES

Prendre le zeste d'une certaine quantité d'oranges ; le couper en fines parcelles et le faire sécher. Le mettre dans l'alcool (40 à 50 grammes) de zeste pour un litre. Le laisser macérer pendant une ou deux semaines au plus, après lesquelles on préparera le sirop auquel on mélangera l'alcool.

Une livre de sucre pour un litre d'alcool ; on fait cuire à grands bouillons ; on mélange le tout et on passe au filtre.

REVUE MUSICALE

Une date lugubre. — Méditation. — Théâtres lyriques : Opéra : Etudes et projets. — Opéra-comique : Clôture. — *La Navarraise*. — *Dinah*. — Le théâtre Italien et l'Alboni. — Musique de choix.



NOTRE numéro de juillet était sous presse lorsqu'un odieux attentat est venu plonger la France dans le deuil et la stupeur. Nous n'avons pu exprimer ici l'horreur que nous inspire ce forfait exécrable, et la

sympathie qu'il a fait naître en nous pour l'épouse et les enfants de l'infortunée veuve du Président de la République. A d'autres que nous appartient la mission de peser les regrets que laisse l'homme d'Etat, mais quel que soit le verdict de l'histoire, elle ne pourra jamais dire que M. Carnot méritait d'être lâchement assassiné. Nous unissons notre voix à la grande voix de la patrie émue pour appeler toute la rigueur des lois divines et humaines sur la tête des misérables qui ont frappé l'un de ses plus dignes enfants, et condamné à une incommensurable douleur l'une de ses plus honorables familles.

Pendant cette période d'inoubliable émotion, les questions d'art ont été délaissées des premières par le public et par les artistes eux-mêmes. Il nous faut remonter au-delà de cette date lugubre pour retrouver le fil interrompu des événements artistiques.

Ils sont d'autant peu nombreux que la chaleur de la température a entraîné une grande partie des Parisiens sous les frais ombrages de leurs villas ou dans les mondaines oasis des stations thermales. De plus aguerris et plus épris des beautés de la grande nature, partent à cette heure vers les côtes normandes ou bretonnes, pour retremper leurs forces aux sources des salins aquilons. Devant le magique tableau des océans, qui semblent éternels comme le ciel où s'abîme leur horizon, ils méditeront les mystères de nos destinées humaines et les secrets sublimes de nos origines comme de nos existences futures. Il est impossible de ne pas revenir meilleur et plus fort de ces voyages à travers l'immensité, où la pensée, ce véhicule ailé, nous emporte vers des hauteurs remplies de lumière et de sérénité.

A l'Opéra, c'est surtout le dilettantisme cosmopolite qui va défrayer la direction. Elle fait fort bonne figure avec son répertoire moderne, panaché des chefs-d'œuvre de Gounod et d'A. Thomas, que le temps n'a pas effleurés. Mais notre première scène s'occupe autant de l'avenir que du présent, et les études d'*Othello* sont en pleine voie de progrès. M^{me} Caron est partie en congé tout à fait en possession de son rôle de Desdemone. M. Saléza a de même apporté tous ses soins à celui qui lui incombe : on assure qu'il sera un superbe *Othello*. M^{me} Sybil-Sanderson a fait ses adieux dans *Thaïs*, rôle où elle a été tant admirée et que M^{lle} Berthet est chargée d'interpréter jusqu'à son retour. On a entendu, dans cette même soirée, la *Djelma* de M. Ch. Lefebvre, dont le public apprécie chaque jour davantage les mélodiques inspirations et l'instrumentation si distinguée.

L'Opéra-Comique a fermé ses portes, et sa clôture annuelle a eu lieu sur le grand succès de M. Victor Maurel : *Falstaff*, de Verdi. Le sympathique maître Danbé, presque entièrement remis du douloureux accident qui le retenait éloigné de sa vaillante phalange, est allé puiser de nouvelles forces au sein des ombrages d'Argelès.

En attendant de savoir si le nouvel ouvrage de M. Massenet sera représenté sur notre seconde ou notre première scène lyrique, comme on l'a affirmé, nous jetterons un coup d'œil sur la partition, dont le succès vient d'être très grand au Covent-Garden de Londres.

La Navarraise, épisode lyrique en deux actes, livret de MM. J. Claretie et H. Cain, musique de M. Massenet, vient de consacrer un nouveau triomphe pour la musique française à l'étranger. L'action se passe en Espagne, pendant la guerre carliste de 1874. Elle est simple et dramatique.

Anita, la Navarraise, est une sorte de Judith des provinces basques, qui propose au général espagnol vaincu de tuer l'Holopherne carliste, son vainqueur, pour une somme assez ronde qui lui constituera une dot. Car ce n'est pas pour l'amour de son pays que la jeune fille se dévoue, c'est pour celui d'Araquil, qui l'adore et qu'elle aime, mais dont le père rêve un riche mariage pour son fils, le jeune sergent.

Le marché conclu, Anita se rend au camp de Zucarraga, le chef carliste, le poignarde et, son meurtre accompli, elle revient, en faisant

des rêves de bonheur, chercher sa récompense. A peine en possession du prix du sang, on ramène le vaillant Araquil, blessé à mort. Il demande à sa fiancée d'où lui vient cet argent et, croyant qu'elle s'est vendue à l'ennemi, il expire, la malédiction sur les lèvres. Anita, voyant tout son bonheur perdu, jette un cri de douleur et de rage où s'abîme sa raison.

Le compositeur, avec son grand art de la scène, a suivi pas à pas ce rapide scénario. Il en a fait une œuvre à la fois énergique et palpitante, originale et vibrante d'émotion. Ce maître de l'instrumentation a trouvé pour sa *Navarraise* des formes neuves et des inspirations exquises. Le prélude est une page vigoureuse et contenue. Le duo d'Anita et d'Araquil est d'une tendresse pénétrante. Le trio auquel il s'enchaîne est d'un beau mouvement dramatique, comme toutes les scènes qui suivent entre Araquil, son père et Anita. Le pacte, les propos de bivouac, la chanson du soldat, la mélancolie et enfin le sommeil des vaincus, que la nuit enveloppe, sont des pages d'une belle couleur harmonique.

Ici se place le *Nocturne*, une superbe inspiration orchestrale, remplie d'ombre et de mystère dont l'effet est saisissant. Elle s'éteint lentement, à mesure que l'aube apparaît, dans un éloquent pianissimo, qui forme une opposition admirablement amenée par le réveil du camp, au second acte.

Pendant cette nuit sinistre, Anita a frappé le chef carliste, et elle apparaît, aux yeux des soldats, terrible, blessée au bras, livide, effrayante. Elle va droit au général Garribo, lui rappelle le marché conclu et réclame les doudous promis. En possession de sa dot, elle se livre à la joie de revoir bientôt le cher Araquil. Au moment même, on amène celui-ci le front sanglant, pâle et mortellement blessé. Le dialogue entre Araquil et Anita est d'un pathétique grandiose qui se soutient, conduisant le spectateur haletant jusqu'à la scène de la folie, qui termine l'ouvrage.

M^{lle} Calvé y a été fort admirée et M. Alvarez a partagé tous les suffrages, avec la jeune artiste, pour son talent dramatique et sa remarquable voix. Les autres rôles, parfaitement tenus par MM. Plançon, Castelmarty, Bonnard et Dufriche, complétaient un ensemble d'une réelle perfection. M. Massenet a été acclamé comme ses interprètes, et M. Flon a été fort apprécié comme chef d'orchestre. Ajoutons que l'impresario anglais, M. Morris, a obtenu un succès bien mérité pour sa belle mise en scène.

C'est une gracieuse partition que cette *Dinah*, comédie-lyrique en quatre actes, représentée au théâtre de la Comédie-Parisienne. L'action se déroule à Venise, et le livret, très habile-

ment construit par MM. M. Carré et P. de Choudens, a servi très heureusement l'inspiration de M. Missa. Sur ce canevas, il a brodé nombre de cavatines, barcarolles, valse, nocturnes et sérénades qui sont déjà fort en vogue dans les salons.

On parle de rétablir sinon un théâtre, mais une saison italienne sur l'une de nos scènes parisiennes. Nous y applaudissons d'avance, n'ayant jamais compris que le dilettantisme français restât, depuis tant d'années, privé des chefs-d'œuvre de cette école, dont la plus grande cantatrice connue, M^{me} Alboni, qui vient de s'éteindre, avait été la dernière gloire. Sa voix, incomparable d'étendue, de sonorité et de puissance, n'avait d'égal que son magnifique style rossinien. Elle emporte, avec les regrets de tous ceux qui l'ont entendue et connue, les secrets du beau chant italien, les dernières traditions d'un art exquis et trop oublié.

Voici quelques pièces de choix pour le piano :

— La *Toccata*, de Massenet, sans être très difficile, demande une souplesse et une légèreté de doigts déjà exercés ; à ce prix, ce sera d'un ravissant effet, et l'élève y trouvera les éléments de progrès rapidement appréciables. — *Les joyeuses Fileuses*, par Ern. Gillet, quoique d'un mouvement très vif aussi, présente moins de difficulté pour la main gauche, mais non moins de grâce coquette. — *Bagatelle*, par P. Rougnon, est un gracieux poème musical d'un charme vraiment attachant. Presque facile, l'effet en est fort avantageux pour l'exécutant. Editeur : H. Heugel, 2 bis, rue Vivienne. — Pour le chant, la charmante mélodie de G. Hüe : *Les Fleurs*, plaira par son expression poétique exempte de banalité. Editeur : Alp. Leduc, 3, rue de Grammont. — Nous trouvons que le beau duo de Tschaiïkowsky, *L'Aube*, convient admirablement à nos jeunes lectrices. L'adaptation des paroles françaises au poème russe en a été très heureusement réussie par M. Paul Collin. Ecrite pour soprano et contralto, cette pièce est remarquable par le style si personnel de l'auteur, et la grâce toujours un peu sévère de son inspiration. Editeurs : Mackar et Noël, 22, passage des Panoramas. — Elle est absolument ravissante la mélodie que M^{lle} Juliette Folville vient d'écrire sur cette poétique pièce de V. Hugo : *S'il est un charmant gazon...* Musique et poème sont d'une grâce et d'une fraîcheur exquises, et l'auteur d'*Atala* y montre la science d'une musicienne de race, en sachant conserver une suavité rare à son inspiration. Editeur : Petit aîné, 19, rue des Bons-Enfants.

MARIE LASSAVEUR.

causerie



ANS le courant du mois de juin, je suis allée visiter l'Exposition de Lyon. Je pensais qu'il y aurait à glaner pour la jeunesse au milieu de ces trésors amassés par l'initiative d'un hardi patriote dont la tentative de décentralisation s'annonçait comme un succès.

J'avais recueilli un plein carnet de notes où la place d'honneur était, bien

entendu, pour ces soieries incomparables dont la vieille cité conserve la tradition, et qui sont de véritables œuvres d'art par le dessin et la couleur; j'avais passé toute une heure devant la vitrine des broderies à l'aiguille, imitation des œuvres prodigieuses du Moyen âge, où l'on retrouve le génie patient, naïf et original qui créait dans les monastères ces missels fameux, et dans les châteaux ces ornements sacrés que nuls autres ne surpassèrent depuis en richesse et en élégance.

Puis, fatiguée de piétiner les tapis jaunes et les tapis rouges sous le dôme, orgueil des Lyonnais, j'avais erré avec joie sous les grands arbres de ce parc de la Tête-d'Or, un vieil ami à moi que je retrouvais paré coquettement pour faire accueil aux visiteurs. Il avait de petits palais indiens, de jolies mosquées arabes, des cours tonkinoises et, dans une cahute au bord de son lac vert, des Indiens, beaux comme des bronzes antiques, qui assis gravement en rond, causaient de leurs petites affaires je suppose, — mais avec la même gravité que des chefs qui arrêtent des plans de campagne, — jusqu'à ce qu'un caprice ou une coquetterie de l'un d'eux l'engageât à plonger tout à coup et à rapporter du fond du lac, entre ses dents, quelque brin d'algue. Ces nègres avaient un roi, souverain à prétentions qui se drapait majestueusement dans la robe de chambre de la marquise de R...z, don tout récent et fort apprécié fait au souverain noir et dont ses sujets se montraient fort jaloux.

Sur les gondoles qui sillonnaient les eaux, des musiques, des chants, des drapeaux; et, plus loin, les petites Hollandaises, toujours

grasses et jolies avec leurs yeux de faïence et leurs épingles de chrysocale, qui, comme au Champ de Mars en 1889, servaient le cacao Van Houten avec le même succès auprès des visiteurs affamés et défaillants.

Ce jour-là, on fêtait Jeanne d'Arc à Lyon, ce qui avait entraîné les habitants à couvrir leurs façades de drapeaux russes. Pourquoi russes? me demanderez-vous. Je l'ai demandé aussi et on m'a répondu d'abondance: « Parce qu'ils symbolisent la joie pour nous »; et puis, ajouta une ménagère pratique, « nous les avions... »

Donc les drapeaux cliquaient à la brise, les lampions rivalisaient avec les oriflammes, et du haut de Fourvières les feux rouges et blancs incendiaient les coteaux et le cours de la Saône paisible. Tout cela joyeux, pimpant, plein de vie; on hâtait avec un peu de presse les préparatifs de la visite présidentielle, et cette fête de Jeanne d'Arc était comme une répétition générale de celle qu'on préparait au premier magistrat de la République...

Que sont nos joies, que valent nos espérances! Il est venu et il est mort poignardé en pleine fête. Et toute cette gaieté de la foule s'est changée en un sanglot, et les regrets n'ont plus connu ni politique, ni rancunes, ni dédains, ni parti pris, parce que chacun a senti que celui qui avait été frappé, l'avait été à cause de nous tous, pour nous avoir défendus contre d'autres assassins.

Savez-vous, mesdemoiselles, à quoi je pensais, après le premier moment d'horreur causée par cet affreux attentat, alors que déjà les fleurs des funérailles se fanaient sous le dôme du Panthéon. Je pensais à vous, les inconscientes d'aujourd'hui, les responsables de demain; et je me disais: Les hommes sont surtout ce que nous les faisons; notre influence est prodigieuse sur leur destinée; comme femmes, comme mères, comme sœurs, nous les dirigeons si souvent, même à notre insu. Quelle responsabilité!

N'est-il pas vrai, mes chères enfants, que cette influence est comme l'ombre rafraîchissante que les ailes des bons anges étendent sur ceux qu'ils gardent. Ce pouvoir ne fait pas de bruit; il circonvient doucement, peu à peu, retient d'un côté, dégage de l'autre, efface quelquefois et n'apparaît avec sa réelle puissance qu'aux heures décisives pour triompher.

Vous devinez que c'est un portrait que je trace, le portrait de celle qui entoura de son dévouement, de sa sollicitude le compagnon

de sa vie, le père de ses enfants, et qui, même de loin, eut une si grande part aux événements qui se sont précipités à Lyon dans la nuit du 25 juin.

Le président Carnot couché sur son lit de douleurs, entouré de fonctionnaires incroyants, ne risquait-il pas de mourir sans ce que certains journaux appellent : « les simagrées de la religion » ? Cette âme allait être ainsi précipitée dans l'éternité pour la plus grande joie des impies, pour la douleur sans adoucissement de ceux qui l'aimaient.

Il n'en devait pas être ainsi parce qu'une femme veillait. Au moment de la séparation, elle avait pris à part le maire de Lyon, qui venait chercher son mari, et elle lui avait dit, avec sa sollicitude toujours en éveil : « Je vous en prie, ne le fatiguez pas trop, ménagez ses forces; je compte sur vous pour me remplacer auprès de lui ».

Et celui à qui elle s'adressait avait promis; il a tenu sa parole.

Quand le pauvre martyr fut reconnu blessé à mort, une voix s'éleva au milieu du silence consterné de cette chambre du moribond, et dit : — Messieurs, si M^{me} Carnot était là, elle appellerait l'archevêque.

Et on courut chercher Mgr Coullié; vous savez le reste.

Si je reviens sur ces détails particuliers, c'est qu'ils renferment un grand enseignement pour vous. Je ne veux pas prêcher, vous ne m'écouteriez pas, et cela m'ennuierait autant que ceci; mais je sais qu'on peut, sans vous déplaire, vous parler de vos futurs maris. Rappelez-vous qu'ils seront à peu près ce que vous les ferez, si vous n'avez pas affaire à de monstrueuses exceptions; seulement, là aussi, il ne faut pas prêcher : « Ma chère, tu m'ennuies ! » vous dirait-on.

Mais, sans paroles, qu'on peut dire de choses, rien que par l'exemple, rien que par le dévouement intelligent, discret, tenace et affectueux. Il faut aimer beaucoup d'abord et toujours, puis acquérir une haute idée de son devoir, puis s'armer de patience, et surtout demander au ciel les ressources providentielles qui ne manquent jamais à qui les implore et s'efforce de les mériter. — Amen!

— Ça y est! le sermon, s'entend; pardonnez-moi, je n'en abuse pas d'ordinaire.

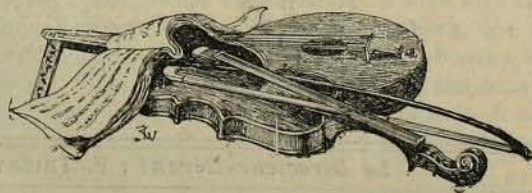
Ah! il ne manque pas d'exemples à l'appui de ce que je viens de vous dire. Les unes les convertissent, les autres les bonifient; d'autres, ne pouvant leur donner ce qu'ils n'ont pas et sont incapables d'acquérir, leur en procurent au moins l'apparence.

J'ai connu, il y a quelque vingt ans, un cousin Jules quelconque qu'aimait beaucoup, parce qu'il était bon garçon et avait de fort belles moustaches, sa cousine Blanche. — Ils s'épousèrent. J'ai dit que Jules était quelconque; à coup sûr, il n'était pas quelqu'un. Je n'ai jamais rencontré une pareille nullité. Ses bons amis ne tarissaient pas sur ses incapacités intellectuelles, et plaiginaient hypocritement la cousine Blanche. Mais celle-ci aimait décidément beaucoup son mari, et, aidée de sa mère, car, en vérité, il fallait être au moins deux pour opérer un pareil miracle, elles entreprirent d'en faire un homme intelligent.

Eh! bien, elles ont réussi, tout au moins à le faire croire, ce qui est presque la même chose le plus souvent; à force d'adresse, à force de souplesse, à force d'admiration témoignée au bon moment, elles ont posé leur dieu sur un piédestal, d'où il ne serait jamais descendu si les pauvres femmes n'étaient mortes les premières. Le jour même où Blanche allait rejoindre sa mère au séjour du repos, Jules, livré à lui-même, se couvrait de ridicule; un mois après, il était rentré à tout jamais dans sa peau d'homme sans valeur; mais sa position était faite, et il vivra jusqu'au bout du dévouement et du savoir-faire de ses anges gardiens.

Mais je ne vous souhaite pas ce rôle extrême dans votre vie conjugale. Notre place naturelle est aux côtés de notre mari, un peu en dessous de lui; il est le maître; que Dieu lui donne, s'il est possible, les qualités du maître; il est si doux d'obéir quand on aime! Et puis, tout en étant soumise, très soumise, il y a toujours un tas de petits moyens pour faire faire ce qu'on veut. Je suis sûre que vous me comprenez fort bien, et que vous ne demandez que l'occasion pour prouver que vous avez admirablement saisi ces nuances délicates qui font le succès, et assurent souvent le bonheur.

C. DE LAMIRAUDIE.



DEVINETTES

Mots en carré

1° Souverain d'Europe. — 2° Ville de Dalmatie. — 3° Fleur blanche au grand feuillage. — 4° Pour le bateau.

(Gloire, honneur et patrie.)

Proverbe

Ajouter à chacun des vingt-deux mots suivants une lettre différente afin de faire vingt-deux mots nouveaux. Les lettres ajoutées formeront un proverbe de sept mots :

Rapine. — Caste. — Orme. — Élixa. — Tabac. — Sera. — Note. — Poules. — Caire. — Tramer. — Cadre. — Rose. — Route. — Gré. — Source. — Rouge. — Garde. — Aile. — Tuer. — Rome. — Age. — Rame.

(Une ancienne abonnée.)

Charade

Mon premier de Cérès embellit la couronne.
Un docteur bien souvent opère mon second.
Mon tout est un savant que la Grèce nous donne :
Un ami du plaisir doit connaître son nom.

(Les Bournouines.)

Métagramme

1° Litière. — 2° Etoffe précieuse. — 3° Ancien impôt. — Gracieuse dans la jeunesse. — 4° Partie d'un ouvrage au tricot. — 5° Un gentil oiseau qui redoute la chasse.

(Jeanne Vigoureux.)

Mots en croix

Deux noms de plantes à disposer en croix avec les lettres suivantes :

R T E E E I A G O N N I

(Marguerite Grosjean.)

Problème pointé

Voyelles :

.e — .e — .ai. — .ie. — .a. — .è.e — .e — .é.a. —
.i.ai. — u. e...i. — .o.. — .ou. — .ie. — .e — .o. — .ou.a.e —

Consonnes :

M.. — j. — cr..ns — D... — l.. — r.p.nd.t — .n — s.g. —
P..s — l'h.mm. — q.. — n. — l. — cr..nt — p.s —

(Miss Tic au Havre.)

EXPLICATION DES DEVINETTES DU NUMÉRO DE JUILLET

MOTS EN TRIANGLE :

L
T U M
S E M
M A R I
S A O N I
T E R N I R
L U M I E R E

MOTS EN ÉCHELLE :

P
C H E C T O
E J
V E N U S
R D
E P I N E S
F S
E C O L E N
U I D I O T
L O B A U
E R

MOTS EN LOSANGE :

V
C O L U B I L I S
C A P U C I N S
L U C I F E R
S I L E X
N I R
S

MOTS EN X :

R I C H E N
O R
I L
L I
L E U

LOGOGRIPE :

Volga, Olga. — Néva, Eva.

MOTS EN TRIDENT :

G V L
E E Y
R R C
B E C H E
E P I N E
A N E
G
E
T
O
R
I
X

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY, 14, rue Drouot.

Paris — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.